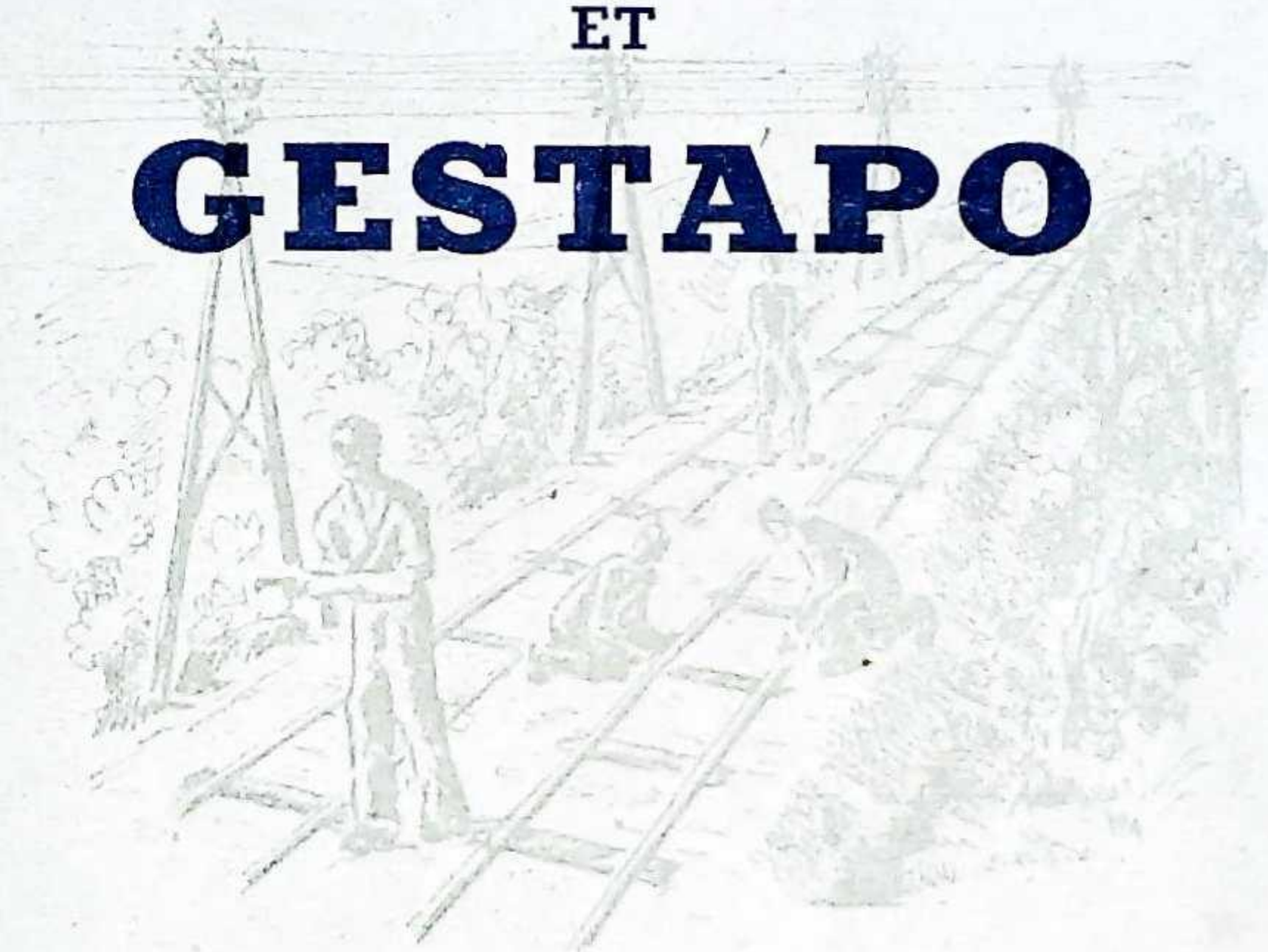


Richard DUCHAMBLO

MAQUISARDS

ET

GESTAPO



Treizième Cahier

GAP

IMPRIMERIE BIBAUD FRÈRES

1948

Maurice TIRAN

Un jour, à Pontis, en mai ou juin 44, une dame aborde un adolescent : « Oh ! Maurice, tu es là. On m'avait dit que tu avais quitté ta maman. Encore ça m'étonnait qu'un bon petit comme toi, tu aies laissé ta maman... ». Fier de ses dix-huit ans, le « bon petit » est indigné qu'on le traite en petit garçon. Il répond poliment mais avec fermeté : « Mais, Madame, une fois qu'il faudra la quitter, ma mère, eh bien, je la quitterai... Et ma mère, c'est une femme qui comprend où est le devoir ». Il ne laisse pas reprendre souffle à son interlocutrice et continue : « D'ailleurs vous autres, vous pouvez parler, vous n'avez personne derrière les barbelés. Moi, j'y ai mon frère. Si tout le monde se planque, eh bien, ils ne reviendront pas de si tôt, les pauvres diables. »

Ce garçon s'appelle Maurice Tiran, de Pontis. Il parle comme un homme; il agit aussi comme un homme.

Quand il rencontre un maquisard aux joues creuses, il l'amène à la maison : « Maman, fais-le manger. C'est un maquisard. » A d'autres fois, quand ceux du maquis ne peuvent descendre au village, il s'en va dans les bois leur porter du ravitaillement, passe avec eux la journée et même la nuit. Il sait que sa mère donnera tant qu'elle pourra donner car elle se souvient de la lettre écrite par le fils aîné, aujourd'hui déporté : « Maman, il faut aider les camarades. » Et les camarades le savent eux aussi puisqu'ils ont appelé Madame Tiran « leur maman du Maquis. » ⁽¹⁾

(1) « ... Par contre (dans l'histoire du Secteur B) il faut absolument faire une large part à Madame Tiran, de l'Adroit-de-Pontis, qui a accueilli sans compter et à toute heure, et en toute circonstance, le lieutenant Radius et son groupe, soignant chez elle les malades; le lieutenant Casanova et son groupe, et moi-même. Elle a donné ses deux fils pour la France... »

(Mlle JEOLAS)

— Une lettre du 6 mai 48 vient confirmer le terme employé dans notre article d'oct. 47 : « ... Madame Tiran, c'est une femme admirable et le sort a été injuste envers elle. Elle a été pour nous une seconde maman et nous l'aimions beaucoup... » — (REYNEREAU Henri, Draguignan).

Le jeune Maurice ne se borne pas au rôle déjà dangereux de ravitailleur des maquis. Combien dans nos Alpes ont été arrêtés puis déportés uniquement pour ce motif. Combien sont morts pour avoir donné un pain ou un lit à un réfractaire. Maurice demande à sa mère de recevoir toute une famille de réfugiés. Le dimanche, ont lieu dans les bois des exercices de tir; il ne les manque pas. Ses sœurs, sa cousine sont un peu effrayées de son audace guerrière. Elles essaient de « le détourner ». « Si tu recevais une balle. » — « Si je reçois une balle, que je sois tué, eh bien, on mettra sur ma tombe : Maurice Tiran, mort pour la France. » C'était aux environs du 20 juillet.

Le 26 juillet, le petit groupe de l'Adroit de Pontis doit, avec le groupe de Savines, prendre part à une attaque contre un groupe allemand.

Maurice Tiran veut être de la partie. Sa mère inquiète dit au chef D... (dit C...) avant le départ : « Je n'ai plus que lui. » Compatissant, le lieutenant répond : « Ne vous en faites pas : je le mettrai en arrière. » Maurice a entendu et s'est aussitôt avancé : « Mais, dites donc, si je vais, ce n'est pas pour me planquer. Je veux un fusil et une mitraillette, je veux être en première ligne. » Madame Tiran a aussi entendu parler de miliciens. « Vous allez donc vous battre entre Français ? » — « Mais, Maman, si c'est des miliciens, je tirerai plus volontiers encore. Au moins je vengerai mon frère et Monsieur Paul (P.-M. Radius, fusillé 15 jours auparavant) qui ont été trahis par cette vermine ». Et ils partirent.

Sur la route de Savines, à l'endroit marqué depuis par un monument, les deux groupes de Pontis et de Savines se sont mis en embuscade, derrière une haie de chênes qui domine le passage. Ils attendent vainement les Allemands. Ils se rabattent sur un camion de miliciens qui doit remonter, de Gap, vers Montdauphin. Tactique à suivre : le groupe Pontis attaquera lorsque le groupe Savines aura immobilisé la voiture à coups de grenades. Des balles furent tirées, semble-t-il avant qu'on ait eu le temps de grenader l'auto. Les miliciens s'arrêtent; quelques-uns lèvent les bras. Maurice Tiran se découvre alors et va descendre sur la route pour les faire prisonniers quand un homme l'abat d'une balle à la tête.

Le bilan du combat fut le suivant : les pro-allemands eurent

deux morts, un blessé grave, qui devait mourir par la suite, et six prisonniers, selon certains, ou neuf, selon d'autres. Emmenés dans les bois et gardés trois semaines, ces prisonniers sont remis à X... qui les fait passer par les armes. Ils ont été enterrés dans les bois on ne sait où. Les Français, eux, avaient à déplorer la mort du plus jeune et le lieutenant C..., malgré sa promesse, ne put ramener qu'un cadavre à la pauvre maman.

Sur le lieu du combat, un monument de pierre porte l'inscription suivante :

R. F. Ici, le 26 Juillet 44, une poignée de Patriotes savinois décima un détachement de mercenaires hitlériens, lui faisant trois tués et neuf prisonniers. Participant à la Libération de la Patrie, un Patriote, Tiran, de Pontis, tomba glorieusement à son poste. Passant, souviens-toi.

Mais, sur la tombe du jeune homme, on mit simplement comme il l'avait prédit quelques jours auparavant :

Maurice Tiran, mort pour la France.

René TIRAN

Le frère de Maurice Tiran, René, s'était engagé au début de la guerre dans les motorisés, à Tarbes. Rendu par l'Armistice à la vie civile, il s'engage à nouveau au 159^e R.I.A. à Gap. La dissolution de l'armée le ramène à la maison. Il reçoit le conseil d'entrer dans la milice, refuse et s'engage dans la D.C.A. En fait, il est déjà dans la Résistance. Ne pouvant donner une explication des nombreuses absences nécessitées par son action clandestine, il est muté dans la Drôme, à St-Nazaire-du-Désert, puis en Auvergne, à Issoire. Les Allemands reprochent à ce groupe de D.C.A. de ne pas signaler les passages d'avions anglais ni les parachutages. Ils prennent comme otage l'officier commandant le poste et aussi le maire du pays. Les jeunes gens prennent, tous, aussitôt, le maquis et René Tiran devient, semble-t-il, à ce moment, René Tardif. Arrêté en janvier 44, déporté à Buchenwald, il est à Bergen-Belsen le 5 avril 1945. Malade au moment de la Libération, il aurait été dirigé vers le lac de Constance. On perd sa trace après le 4 mai 45.

Pour consoler la mère du déporté, un homme aura osé dire : « Ah ! vous n'avez pas voulu que votre fils parte au S.T.O., eh bien Dieu vous a puni, Madame ! » Invraisemblable et malheureusement vrai.

DOCUMENTATION

Note sur le « Combat de Savines »

★ Dans l'article concernant Maurice Tiran nous avons parlé du « combat de Savines », 26 juillet 44. Nous avons naturellement cherché à joindre les deux officiers qui dirigèrent l'action, le lieutenant Malet et le lieutenant F.F.I. D..., dit Casanova. Ni l'un ni l'autre n'ont répondu à nos lettres.

★ Le commandant Rambaud nous a écrit :

« ... Je précise que le convoi de Miliciens comportait 12 hommes : 4 ont été grièvement blessés, 2 sont morts à l'hôpital d'Embrun et 7 ont subi le sort des mercenaires hitlériens pris les armes à la main (Un a pu s'échapper au cours du combat). ... »

★ Parmi ceux qui nous ont documenté, Mademoiselle Jéolas mérite particulièrement des remerciements pour la rapidité de sa réponse et l'ampleur des renseignements apportés. Aussi, au lieu de remanier la demi page concernant l'attaque du 26 juillet 44, nous avons pensé qu'il serait plus agréable aux lecteurs et plus utile aux historiens de l'avenir d'avoir le texte même de Mademoiselle Jéolas : (1)

Groupe Casanova.

Le 21 juin 1944, m'étant rendue, le soir, à Morgonnet, pour y joindre les jeunes gens du groupe Radius et les informer que l'on n'avait pas de nouvelles du lieutenant Paul, mais que le commandant Rambaud craignait qu'il n'ait été arrêté, je m'arrêtai au retour chez Madame veuve Tiran, à l'Adroit de Pontis.

J'y trouvai Monsieur André Casanova, qui s'était réfugié à l'Adroit de Pontis, avec sa femme, Andrée Teissier, sa petite fille Danièle (2 ans 1/2), son beau-père et sa belle-mère (Monsieur et Madame Teissier), son ami Monsieur Fach, ses camarades Roger et Jean Coste, et un ou deux autres dont j'ai oublié le nom, et son beau-frère Henri Teissier.

Monsieur Casanova, qui avait à l'actif de son groupe de très belles actions accomplies entre Toulon, Marseille et Aix, et notamment, à Aix, la « suppression » du dénommé Hermann, célèbre agent de la Gestapo, avait dû, avec toute sa famille, menacée, et son groupe, se réfugier d'abord à Seyne-les-Alpes, chez Paul Arnaud (.....) puis, à nouveau traqué par la Gestapo, avait fui au hasard ou presque, s'échappant « de justesse », et enfin était arrivé à Pontis-Adroit. Madame Tiran l'avait accueilli. Elle l'avait aidé à trouver une maison — et tout ce groupe s'y était réfugié.

(1) Citation de Mlle Jéolas : « Institutrice ayant rendu des services éminents à la Résistance, Volontaire pour toutes les missions, A effectué des liaisons importantes dans des conditions dangereuses, A été l'âme de la Résistance dans son pays. Patriote exaltée. »

Embrun, le 15 septembre 1944.

Le Capitaine RAMBAUD,
Chef des F.F.I. du Secteur Embrun-Queyras.

Comme le groupe Casanova était armé en partie avec des armes allemandes, il avait été, au début, soupçonné par le groupe Radius.

Le jour où j'arrivai à Pontis-Adroit, des jeunes gens du groupe Radius étaient allés à Seyne vérifier chez Paul Arnaud le bien-fondé des allégations du groupe Casanova. Celles-ci s'étant trouvées justes, le groupe fut admis dans le Secteur comme groupe réfugié.

Casanova avait perdu tout contact avec les siens, Juvénal et le commandant Sapin.

Au soir du 21 juin 44, Madame Tiran m'ayant présentée comme agent de liaison possible, Casanova me demanda s'il me serait possible de lui procurer un logis plus vaste, au Sauze par exemple. Je ne le pouvais, la seule maison vacante ayant été prêtée par notre groupe du Sauze depuis pas mal de temps à M. et Mme Galinotti, Italiens traqués par les Allemands. Ils demeurent actuellement 44, rue Roux-de-Brignolles, à Marseille.

Je lui offris par ailleurs d'assurer les liaisons dont il pourrait avoir besoin ou, au moins, une reprise de contact avec les siens.

A ce moment-là, il déclina l'offre.

Bien entendu, je parlai de l'arrivée de ce groupe au lieutenant Malet. Casanova par ailleurs avait déclaré se mettre à la disposition du Secteur.

Après l'alerte des 10, 11, 12, 13 juin 44, l'ensemble du Secteur était calme. Cependant le lieutenant Malet était décidé à tenter un coup de main sur les Allemands.

Le 18 juillet au soir, me semble-t-il, il m'envoya demander de lui amener chez Monsieur Serres, à Savines, Casanova. Ce que je fis. L'entrevue entre le lieutenant Malet, le lieutenant Casanova et Monsieur Serres eut lieu le 19 au matin, je crois. Il était question de tendre une embuscade, au lieu dit Les Eaux-Mortes, à la sortie de Savines vers Embrun, à un groupe d'Allemands qui devait quitter Montdauphin pour Gap. Pour cela le concours des sédentaires et du groupe Vague, ainsi que celui du groupe Casanova était requis.

Toutes les dispositions étaient prises pour le vendredi 20 juillet. Pour des raisons inconnues, les Allemands ne se déplacèrent pas.

La semaine suivante, et, je crois, le mercredi 26 juillet 44, ... une embuscade fut tendue au lieu dit Les Eaux-Mortes. Y participaient le lieutenant Malet, avec les sédentaires de Savines, le lieutenant Casanova et son groupe. Les Allemands, qui devaient quitter le Queyras en direction de Gap, partirent par le Lautaret. Mais les hommes en embuscade en bordure de la route avaient vu descendre vers Gap un camion de miliciens de Montdauphin se rendant au ravitaillement hebdomadaire.

A la remontée du camion, celui-ci fut stoppé par les nôtres. Le lieutenant des miliciens D..., deux de ses hommes étant morts, ordonna à ses autres hommes de cesser le feu. Maurice Tiran, second fils de Madame Tiran (l'aîné, René, déporté en Allemagne en janvier 1944 y est mort, mitraillé à la libération de son camp en 1945) sortit du trou qu'il s'était creusé au sommet du talus, pour faire des prisonniers. Un milicien, caché entre la cabine et les blocs gazogènes, tira. Maurice Tiran tomba mort, le rocher et l'écaille du temporal droit arrachés. Le milicien coupable fut tué immédiatement par un camarade de Maurice. Un des miliciens réussit à s'échapper. Les huit autres furent faits prisonniers. Les morts ou mourants (3) transportés immédiatement à l'hôpital d'Embrun.

Le corps de Maurice fut ramené à l'Adroit-de-Pontis, chez sa mère, par ses camarades de combat. Il a été inhumé 48 h. plus tard à l'Adroit-de-Pontis, en présence de tous ses camarades.

Le 9 août 44, me semble-t-il, en tout cas, c'est le jour où Monsieur Villiers, du château de la Robeyère, a été tué dans une voiture, au tournant de la Malefosse, entre Chorges et le Thubaneau, par une gamon, — j'ai accompli pour le lieutenant Casanova la course suivante : je me suis rendue au Laverq, où se trouvait, au delà de Saint-Barthélemy, le groupe Sapin; Monsieur Casanova désirait rentrer dans son Secteur précédent et travailler avec le commandant Sapin. J'étais chargée de demander à ce dernier à quel moment le groupe Casanova pourrait reprendre contact. Monsieur Sapin étant déjà parti pour rejoindre le secteur de la Côte où il devait aider au débarquement du 15 août, je ne trouvai au fond du Laverq que ses lieutenants, dont le lieutenant Laurens, qui me chargea de dire au lieutenant Casanova qu'on le prierait de rejoindre, le moment venu. Je transmis cette réponse.

Après le 15 août 1944, je perdis de vue le lieutenant Casanova et son groupe.

Je crois bien qu'au 11 juin Casanova et son groupe, qui s'étaient d'abord réfugiés à Saint-Vincent, venant de Seyne, se sont battus en Ubaye, vers le village d'Ubaye et les Etroits du Lauzet.

Après le 15 août, ils se sont battus sur Barcelonnette.

Relation de M. Coucy, chef de Maquis à Pontis

Le maquis de Pontis a été formé au commencement de mai 1943. Il comprenait un effectif de dix-huit maquisards dont j'avais la responsabilité.

Le 26 mai, à 5 h. du matin, deux camions de l'armée italienne, comprenant une quarantaine d'hommes armés s'arrêtaient devant l'église de Pontis. Quelques instants après, ma maison était cernée. Pourtant j'avais pu faire prévenir mes maquisards d'avoir à prendre le large.

Après un interrogatoire serré, je fus emmené à Embrun et de nouveau interrogé. Les Italiens n'obtenant de moi aucun renseignement, je fus dirigé sur Gap, interrogé de nouveau sans résultat, mis en cellule pendant trois jours. Le quatrième jour, à midi, j'ai été demandé par la Police française qui m'emmena au bureau des Autorités italiennes et, de là, au Commissariat de la Police française où j'appris que l'on me rendait la liberté tout en me faisant promettre de ne plus jamais m'occuper de la Résistance.

Pendant ce temps, mon groupe n'avait plus personne pour le ravitailler. Une partie fut dirigée sur Savines où en prit la responsabilité (c'est alors que fut formé le maquis de Savines), l'autre partie fut dirigée sur Boscodon, au maquis Imbert.

Revenu chez moi, d'autres maquisards m'attendaient que j'ai gardés jusqu'au mois d'octobre.

C'est à ce moment qu'un groupe de maquisards, dirigé par Jean Rouxel et Jacques Vollaire, vint prendre position à Pontis, au Morgonnet, pour parachutages. C'est aussi à ce moment que j'ai connu Paul Radius et Michel qui me montaient le ravitaillement du groupe, Michel, devenu, par la suite, milicien. Nous avions pour faire la liaison de Savines à Pontis, Ponçonnet, contrôleur de Savines, qui fut fait prisonnier au mois d'avril 44.

Pendant l'hiver, je n'ai eu que quelques maquisards de passage.

Au mois d'avril 44, un groupe commandé par le lieutenant Radius vint prendre le maquis du Morgonnet pour attendre des parachutages. Je m'occupais de leur ravitaillement et du transport de leur matériel. Le groupe demeura à Pontis jusqu'au milieu de juin. Le lieutenant Radius étant fait prisonnier, le lieutenant Jacques Vollaire le remplaça et le groupe changea de camp. (Au mois d'avril 44, un de mes maquisards s'était engagé dans la milice à Gap, Paul Teston).

Maurice Tiran faisait partie du groupe Radius. Au départ de ce groupe, Tiran resta chez lui et, quelque temps après, il faisait partie du groupe Casanova qui était à l'Adroit de Pontis.

C'est ce groupe et celui de Savines qui tendit l'embuscade aux miliciens et c'est là que Maurice Tiran trouva la mort, le 26 juillet 44, à 1.500 mètres de Savines, sur la route d'Embrun.

Quant à Mermet, je ne l'ai vu que deux fois et pendant peu de temps. Il s'occupait du groupe Radius.

« Groupe Vague » ou du Sauze

A vrai dire, nous avons fait surtout de la Résistance passive, étant très longtemps demeurés seuls avec notre volonté de Résistance, sans lien aucun avec aucun Secteur.

Monsieur Ravel vous dira pourquoi nous étions isolés. Il ne m'appartient pas de vous le dire.

Etant moi-même secrétaire de mairie, j'avais eu, dès février 1943, la possibilité de rendre quelques services à la Résistance raciale en procurant quelques cartes d'alimentation à Mademoiselle Odette Verger, alors à l'Ecole ménagère ambulante rurale de Gap, pour des Juifs.

Notre groupe s'est formé de la façon suivante : Le 31 mai 1943, ma mère et moi avons accueilli, à l'Ecole, Carisme Meliani, classe 43, originaire de St-Gilles du Gard, et fils d'amis de la famille. Celui-ci, accomplissant son temps de Chantiers de Jeunesse et se trouvant avec son groupe dans la région de Béziers, occupé à des sulfatages, avait été, le 24 ou le 25 mai, informé par un de ses chefs, ami du fils du commandant Vollaire, de Gap, de sa désignation, avec d'autres jeunes, pour un départ immédiat en Allemagne, au titre du S.T.O. Ce jeune chef avait pris la responsabilité de prévenir les Jeunes afin qu'ils puissent s'échapper. C'est ce qu'avait fait Meliani qui, par ses propres moyens et de sa propre initiative, nous avait rejointes au Sauze, ma mère et moi.

Il fut dès lors décidé qu'en aucun cas il ne partirait pour l'Allemagne et que nous aviserions par la suite au moyen de le mettre en sécurité, à l'égard des Allemands s'entend.

Le 2 ou le 3 juin 43, arrivaient, dans des circonstances analogues, et s'étant aussi évadés par leurs propres moyens, trois jeunes gens du Sauze, classe 42, accomplissant leur stage au Chantier 33, à Nyons, mais également occupés vers Béziers au sulfatage. Ce sont Jules Allemand, dit Justin, fils du maire d'alors; Jean Gilly, dit Marius; Michel Miollan, dit Joachim, tous deux fils de cultivateurs au Sauze.

Le 5 juin, me semble-t-il, après audition du discours de Pierre Laval, comminatoire pour les réfractaires et leurs familles, les quatre arrivés et moi-même décidâmes qu'aucun des quatre ne partirait pour l'Allemagne.

Pour ne pas trop se faire remarquer, vu l'isolement dans lequel nous étions, les trois jeunes du Sauze décidèrent de gagner une cabane située au-dessus du ravin des Demoiselles. Méliani resta à la maison. Par la suite, se joignirent à ces quatre « pionniers » des classes 43 appelés comme Aimé Clariond et Marcel Garnier (qui, ensuite rejoindra Les Thuiles et Barcelonnette où il se battra fort courageusement à la libération) ou des volontaires d'autres classes : Maurice Garnier, Henri Barneaud, Albert Allemand, Paul Maurice (de Crolles, Isère) de la classe 44, René Chevalier, Eugène Désolme, Joseph Giordano, Emile Lèbre, de la classe 45, l'abbé Louis Barneaud, en 44, en vacances, Léon Reynaud et Roger Clariond de la classe 46; à Pâques 44, René Epoque (16 ans) et des hommes des classes plus anciennes, Joseph Clariond, Joseph Garnier, Aimé Bondil, Antoine Martin, Germain Durand.

Dès l'été de 43, le sergent de réserve Juste Vague, intelligent et fin, demeurant aux Broues, au Sauze, s'était proposé pour instruire ces jeunes gens dans le cas où ce serait nécessaire.

Mais, je le répète, nous étions sans contact avec la Résistance — et il ne nous semblait pas facile d'en prendre. De plus un incident qui s'était passé en septembre 43 m'avait rendue très circonspecte. En effet, à ce moment-là, je m'étais rendue à St-Gilles-du-Gard pour y chercher quelques vêtements de Méliani. Ai-je été vue ou dénoncée au Sauze? Je ne sais. Mais rentrée chez moi courant septembre je vis, un matin, alors que Méliani était au bois, arriver les gendarmes de Savines qui me demandèrent à voir le réfractaire qui était chez moi. Je réussis à ne pas leur répondre et croyais l'alerte passée quand, la semaine suivante, dans le courant d'une après-midi, je vis arriver deux messieurs, l'un d'une cinquantaine d'années, l'autre beaucoup plus jeune, qui demandèrent à nouveau à voir le « défaillant » qui était chez moi. Devant les dénégations et protestations de ma mère, ils exhibèrent une carte de la Sûreté française et firent une perquisition... Ils ne trouvèrent rien... Mais l'alerte avait été chaude. Et tout le monde fut rendu très prudent. Notre activité était donc réduite au strict minimum, et l'hiver 43-44 se passa ainsi, dans l'inaction et le dépit de ne rien faire. Nous n'avions ni armes ni munitions et ne savions comment en obtenir.

En avril 44, Méliani et moi-même avons fait la connaissance du groupe Radius et presque au même moment je pris contact avec Monsieur Blanc, instituteur à Savines qui s'occupait activement, lui, de Résistance. Je lui parlai de notre groupe, d'accord en cela avec le sergent Vague.

J'appris alors que le triangle formant l'éperon du Sauze devait être rattaché au Secteur de Chorges. J'insistai pour que cela ne se fasse pas, pour les raisons suivantes : placés sur la rive gauche de la Durance, nous n'étions reliés à Chorges que par le pont de la route Gap-Barcelonnette et, au pis aller, par un gué en face du Thubaneau. Le pont sauté ou détruit — et vraisemblablement il le serait si une action de quelque envergure était entreprise, — il ne restait que le gué peu sûr et surtout très exposé. Nous aurions donc été coupés à la première alerte. Le lieutenant commandant le Secteur de Savines voulut bien se rendre à ces raisons et fit rattacher Le Sauze à Savines, d'où nous ne pouvions pas être coupés. C'est ainsi que je n'ai pas connu Mermet et que nous n'appartenons pas au Secteur B, mais Secteur G.

Par ailleurs, au cours d'une liaison que je fis pour le sergent Vague auprès du lieutenant Malet, celui-ci ne me cacha pas qu'il serait difficile d'armer le groupe du Sauze, les Anglais ayant réduit les parachutages. Mais on voulut bien me confier la charge d'assurer les liaisons avec Savines (Malet) et Embrun (capitaine Rambaud).

Le 7 juin 44, un groupe (je ne sais pas lequel mais le commandant Voltaire à Gap doit le savoir) engagea le combat dans l'Ubaye entre le village d'Ubaye et le pont en amont, en attaquant une voiture allemande. Le groupe Casanova prit part à ce combat, occupant des positions sur la route entre ce pont et les Etroits du Lauzet, et sur la berge rive gauche en aval du pont. Le 10 juin au soir, je quittai à Savines Monsieur Blanc, qui attendait le capitaine Rambaud. Il ne semblait pas que, pour notre Secteur du moins, un ordre eut été donné de commencer le combat. Le soir même, rentrée au Sauze sans ordre nouveau, j'y appris de la bouche des jeunes gens du groupe qu'ils seraient sans doute appelés le lendemain matin.

Le dimanche 11 juin 44, vers 2 heures du matin, je fus réveillée par Domingo Luna-Cortès venant ordonner à Méliani (dont il pensait qu'il était à la maison) de se joindre aux autres jeunes du groupe Vague pour descendre faire sauter le pont de la route Gap-Barcelonnette sur la Durance. Je descendis parlementer, ne voulant pas laisser partir les hommes sans leur sergent et sous le commandement d'un étranger. (Le sergent, certain que rien n'était à faire, était rentré chez lui, aux Broues). Mais, menacée moi-même, je dus les laisser partir.

Ils prirent position au pied du rocher du Sauze, avec le groupe espagnol. Ils devaient « tirer sur tout ce qui se présenterait sur le pont ».

Le sergent prévenu, la journée se passa pour moi en marches et contre-marches : aller aux ordres à Savines; l'ordre étant de *rester tranquilles* ou, au moins, de ne pas faire sauter le pont, faire prendre patience aux Espagnols, remonter de la Rivière du Sauze à Morgonnet d'où le groupe Paul était déjà parti quand j'y arrivai, — et, ayant rencontré M. Blanc, retourner à Serre-Ponçon informer le lieutenant Paul qu'un parachutage aurait lieu, le soir-même, à Morgonnet. L'essentiel cependant était acquis : le pont n'avait pas sauté; les hommes du Sauze étaient avec leur sergent.

Le 12 se passa dans le calme. Le 13 juin, parvint l'ordre de repli, les Allemands, ayant réussi à tourner la vallée de Barcelonnette, étaient arrivés à Barcelo où ils firent 19 victimes. Ils descendaient la vallée. Il importait de se replier afin de n'être pas pris ou tué inutilement.

Fin juin, une entrevue eut lieu chez moi, entre le lieutenant Malet, Monsieur Erny, directeur de la Cotonnière de Savines, et Domingo Luna afin que celui-ci (je crois) finisse de vouloir gouverner le sous-secteur du Sauze. C'est alors qu'avec son groupe il quitta le Secteur. Je l'ai retrouvé plus tard dans le Laverq.

Au mois de juillet, je pris le maquis au col de Pontis avec les sédentaires de Savines, aidant quelque peu le lieutenant Malet au secrétariat et rendant de menus services comme infirmière. A vrai dire, il n'y eut jamais rien de bien grave. Le groupe du Sauze montait la garde à son tour vers le même col.

Fin août (le 22), nous revînmes à Savines où je continuai à servir de secrétaire au lieutenant Malet...

Le groupe du Sauze a été libéré le 10 septembre 44.

Plusieurs jeunes gens se sont engagés au 11^e B.C.A., Désolme, Chevallier, Lèbre, Aimé et Roger Clariond (peut-être en ai-je oublié), Léon Reynaud. Le sergent Vague s'engagea également. Il devait mourir le 7 avril 45, au Mont-Froid, en Maurienne, en protégeant le retrait de son groupe. Maurice Garnier avait rejoint le groupe Casanova et il était avec Maurice Tiran quand celui-ci est mort.

Mlle JEOLAS.

DANS LE SECTEUR B.

Le Maquis de Chorges

En septembre 43, la gendarmerie de Chorges reçoit avis confidentiel d'avoir à surveiller les agissements de Casanova (Marc) tout récemment nommé chef de district du Ravitaillement Général à Chorges. — Motif : cet homme affiche des sentiments gaullistes.

Le résultat de la note ne fut point du tout celui qu'attendait l'Administration de Vichy. Par des voies indirectes, la gendarmerie apprit que ce Corse, né le 26-12-15, avait été condamné, quelque temps auparavant, par le Tribunal correctionnel pour avoir, à Château-Queyras, lacéré des affiches de Pétain. C'était aussi la raison de son déplacement. Cet homme avait donc une âme de Résistant; un patriote pouvait avoir confiance en lui.

Le gendarme Fine cherche à lier conversation avec le nouveau chef de District. Mais l'autre se méfie de l'uniforme, évite les sujets compromettants. Casanova cependant a repris son activité gaulliste et les tournées qu'il fait dans les villages ou les hameaux de montagne, Les Chaussins, Le Fein, Le Forest, n'ont pas toujours pour unique but le contrôle des livraisons au Ravitaillement. On y parle de tout autre chose. De même les visites faites à Gap, chez Balmens des Eaux et Forêts, chez Dusserre, des Ponts et Chaussées, n'ont rien à voir avec l'entretien des routes et des forêts.

Au cours de ce même mois de septembre, le gendarme Fine, se trouvant enfin seul avec Casa chez Lucien (café Pointet), cessant cette fois de tourner autour du pot, aborde franchement la question brûlante : « On pourrait organiser un maquis dans la commune. Soyez sûr qu'il aurait mon appui. » — « D'accord, répond Casa. » Et il révèle ses relations avec l'Etat-Major de la Résistance, ses contacts avec les paysans. Ils peuvent parler dans ce café en toute confiance devant Madame Pointet et son mari. Tous deux seront en effet des agents dévoués pour la Résistance.

Et c'est ainsi que, par des conversations et l'initiative d'un contrôleur de Ravitaillement, allait prendre naissance le maquis de Chorges - A. S. Successivement commandé par Casa et son adjoint technique, le lieutenant Rochard (Rouxel), puis par le lieutenant Radius, puis enfin par le lieutenant Mermet, ce groupe va

comprendre des maquisards campés au Forest, à Bréziers, à Pontis, à Réallon sans compter les Trentaines de sédentaires. (1)

Pour le moment, à la date du 1^{er} janvier 44, le maquis naissant ne comprend qu'une poignée de réfractaires. Mais ce maquis embryonnaire ne va pas tarder à s'accroître notablement. Fin janvier, arrivent, à quelques jours d'intervalle, deux groupes orientés sur Chorges par Balmens. Ce sont les rescapés de Méoullion (vallée de Champoléon) qui, pour la seconde fois, viennent de subir une attaque de la Gestapo dans la région d'Aspres-sur-Buëch (2). Deux jeunes sous-lieutenants St-Cyriens les dirigent, Rochard et Collard (Rouxel et Radius). Ils s'établissent dans les bois, aux chalets Masse et Michellon. Ils vont s'installer dans un lieu repéré d'avance (3) par les deux officiers sur les flancs nord de St-Jean, ce massif boisé, tourmenté, plein de bosses et de cuvettes, délimité par les vallées de la Durance, de l'Avance, le torrent et la route pittoresque des Molettes qui va de Chorges à Grand-Pré. Le chalet de la dévouée Madame Michellon étant habité l'année entière et vraiment trop petit pour loger tout ce monde, les jeunes s'établissent, non au Forest du Bois, mais à dix minutes de là, au Forest d'Espinasses, dans le chalet inhabité de M. Masse. Pratiquement cependant on peut dire indifféremment le Maquis du chalet Masse ou le Maquis du Forest du Bois car ils étaient tout aussi souvent dans une maison que dans l'autre et ce sont les enfants de Madame Michellon, Armand, René, Emile et Simone qui bien souvent se chargeront d'assurer le transport du ravitaillement et les contacts avec l'extérieur. Il ne faut pas en effet que les jeunes réfractaires, étrangers aux Alpes, aillent trop se faire voir sur les routes ni que Chorges sache exactement ce qui se passe dans les bois au-dessus de Montgardin. (4)

(1) SECTEUR B. Effectifs au 15 août 44 : 1 officier, 15 sous-officiers, 176 hommes. Chefs de Trentaines : Ernest Mazet (Avançon), Marcel Disdier (Ile-de-Rousset), Henri Taix (La Bâtie-Neuve), Albert Michel (Réallon), Armand Marine (Espinasses), Denis Disdier (Chorges).

(2) Attaque de Thuoux, 12 janvier 44. — Voir *Maquisards et Gestapo*, 11^e Cahier.

(3) En décembre 43, le lieutenant Radius, envoyé par l'O.R.A., est venu, en compagnie du garde-forestier Mazet, d'Avançon, inspecter, malgré une neige abondante, la montagne de St-Jean pour l'établissement d'un maquis.

— Vers le même temps, le lieutenant Rouxel vient, en compagnie d'un ingénieur des Ponts et Chaussées, M. Brun, un homme au dévouement auquel la Résistance doit beaucoup dans ce Secteur B, relever les coordonnées d'un futur terrain de parachutage. — Nous n'avons pu joindre ni M. Brun ni M. Mazet.

— Le chantier de La Bégüe (La Beaume-des-Arnauds) a été abandonné à mi-janvier. L'arrivée du lieutenant Rouxel chez Madame Michellon est notée le 25 janvier. Dans l'intervalle, il y a eu des campements provisoires.

(4) Au maquis du Forest ont vécu : Paul-Marie Radius (lieutenant Collard), couramment appelé Monsieur Paul par ses hommes et ses amis, chef du Groupe-Franc formé par ce camp. Arrivé au Forest le 27 janvier 44. — Jean-

Casanova, chef civil du Secteur B, prend pour adjoint technique le sous-lieutenant Rochard tandis qu'il établit comme chef de camp, au Forest du Bois-Montgardin, le sous-lieutenant Collard. Ainsi les deux officiers, qui jusqu'alors appartenaient à l'O.R.A., vont devenir membres de l'A.S. dont ils assurent la formation et l'encadrement.

Assurer le recrutement de l'Armée secrète, c'est un premier point, mais le second s'impose aussitôt : il faut faire vivre ces hommes; il faut leur donner des armes. Des armes ? il leur en tombera du ciel; nous entrerons plus loin dans le détail. Le ra-

Claude Mermet, appelé le lieutenant Jean-Claude, puis le lieutenant Christian. Arrivé le 11 février 44. Echappe de justesse à la Gestapo venue pour l'arrêter à l'école de La Bâtie-Vieille. Se réfugie au Forest d'où il sera plus tard envoyé par le lieutenant Rouxel à Brézières comme instructeur militaire. Devient chef du Secteur B après l'arrestation de Casanova et des lieutenants Rouxel et Radius. — Louis Rouxel, frère de Monsieur Jean, passera plus tard lui aussi au maquis de Brézières comme adjoint de Mermet. Très aimé de ses camarades, il est aujourd'hui Dominicain à Angers. — J.-P. Marchetti, de Paris, gendre de M. Chevalier, du Fein. — Reynereau-Grimaldi, de Draguignan; Zanotti, de Draguignan, arrivés ensemble le 27 janvier 44. — Etienne Rougny, dit Rouleau, fils du buraliste gapençais, arrivé le 8 février 44. — Botrel, de son vrai nom Yves Boislève, un Breton. — Jean Michaud, dit Maurice, adjoint de M. Paul, arrivé le 7 févr. (aujourd'hui garde républicain à Sétif). — Desprez, dit Toto ou d'Assas, 25 janv. 44. Ancien de Méoullion, que nous retrouverons avec le lieut. Céard et Yvon Truc, Secteur D. — René et André Vadel, deux frères, venus de Lorraine, le 14 mars 44, surnommés Dédé et Goumiche. — Le même jour, un troisième Lorrain, Jean Dapon, dit Jeannot ou Pompon. — Léon Chabre, 14 février, un Alpin reparti en Amérique. — Bénére, dit Barrière, qui devient par la suite chef d'un commando dynamique dans le Secteur du lieutenant Céard. — Roland Lefèvre, gendre de Madame Michellon. — Rémy de Normandie. — Marc ? — Les renseignements venus de différentes sources sont d'accord sur tous ces noms. D'autres noms sont aussi donnés par l'un ou l'autre de nos informateurs : Emile ? un Belge, Roger ? instituteur à Lyon, Choulette ? un Corse, Benjamin ? Robert Paul ? l'infirmier.

Pierrot (de son vrai nom, Pierre Gay, frère de Madame Pointet qui nous communique ce renseignement), arrivé en janvier 44, pour échapper à une déportation, était agent de liaison entre Chorges et le maquis de St-Jean. Prend part aux parachutages et sabotages et, sous les ordres de Mermet, participe à la libération de Gap et à celle de Briançon.

Après l'arrestation de Radius, deux Gapençais vinrent se joindre au groupe : Laurent Chevalier, dit Tito, et Grimaud, dit Pimpin, et ne le quitteront plus.

Il nous a été précisé que Rémy s'appelait Rémy Louazel et qu'il était de Vire. Des recherches sérieuses faites à Vire ont donné un résultat négatif.

Bretons, Normands, Parisiens, Provençaux, le pourquoi et le comment de leur venue dans nos Alpes a été indiqué quand nous avons parlé de Méoullion (12^e Cahier). La venue des trois Lorrains s'explique ainsi : Fin 42, cherchant à quitter la zone occupée, ils partent avec un engagement pour l'Afrique du Nord. Les événements de novembre les arrêtent en Avignon. Retour au pays. Un prêtre, l'abbé Ledain, les aiguille sur nos Alpes. Son frère « travaillait » en effet avec Balmens et le lieutenant Pellegrin. Départ de Lorraine le 10 mars 1944. Contact dans le train de Valence avec le lieutenant Pellegrin. Arrivée à Gap, 14 mars. La Feldgendarmerie surveille la sortie de la gare, laisse passer le lieutenant Pellegrin mais retient les trois Lorrains. André Vadel, évadé d'Allemagne, n'a pas de papiers. Par bonheur une valise en touchant terre s'ouvre, ce qui fait rire les boches. Sans lui demander quoi que ce soit ils lui disent de débarrasser le passage. Les deux autres « sont drôlement épluchés ». Nouveau contact à l'hôtel de la Cloche. Arrivée au Forest le soir même.

vitaillement ? deux hommes en ont le principal souci : Casanova et Rochard, devenu officiellement son aide dans le Contrôle du Ravitaillement. Ils sont souvent accompagnés de Fine et de Pointet.

Le groupe ravitailleur est bien composé : les contrôleurs du Ravitaillement et le représentant de la Loi. Les gens sont assurés de n'avoir donc aucun ennui avec la gendarmerie. Et c'est beaucoup. Que de fois la crainte a paralysé les bonnes volontés.

Un épicier ? c'est normal qu'il ait à circuler de tous côtés avec sa voiture et qu'il transporte de la marchandise. Quant à Rochard, il séduit par son bon sourire, il gagne le cœur des gens et rend les mains généreuses. Pour beaucoup, il sera vite tout simplement Monsieur Jean comme Radius est devenu Monsieur Paul.

On trouve donc des concours de tous côtés, à Chorges et à Montgardin. Valserrès et Avançon fournissent blé, vin, pommes de terre. Signalons spécialement ici pour les services rendus au titre du ravitaillement, avec la famille Michellon, M. Denis Disdier des Chaussins. De cet homme nous n'avons entendu que des éloges. Et pourtant ceux qui les lui décernent sont loin par ailleurs d'avoir les mêmes idées. La formule est venue trois fois dans les mêmes termes : cet homme s'est dépensé sans compter au risque de sa vie.

Partout sans doute les chefs des divers maquis ont trouvé des bonnes volontés pour les aider, surtout s'ils avaient su acquérir la sympathie générale. Mais, dans le Secteur B, on se plaît à souligner la *gentillesse* des nouveaux chefs, leur dévouement, leur *loyauté*.

C'est de Radius que Madame Pointet nous a dit : « Il avait toujours une chanson sur les lèvres », et de Rouxel : « Et Jean, ce qu'il était gentil ! oh ! ce qu'il était gentil ! Et dévoué ! Il était toujours le premier parti avec la hache pour aller au bois. » Comme les scouts ont la réputation d'être serviables et débrouillards, j'ai entendu ajouter : « Jean et Paul devaient être scouts. » Cette appellation même : Monsieur Paul, Monsieur Jean, est déjà à elle seule le témoignage d'une affectueuse et respectueuse familiarité. Mais c'est l'accent surtout qu'il faut saisir sur les lèvres de ceux qui les ont connus. Les anciens de Méoullion regrettent de ne plus avoir M. Jean aussi souvent avec eux dans la montagne. C'est une fête quand il vient et l'on s'efforce de le retenir une veillée, une nuit. (2)

(2) Quelques témoignages :

— ... J'ai fait la connaissance du lieutenant Radius le lundi de Pentecôte 1944, à Morgonnet même... Sa manière franche, simple, directe me plut beaucoup et tout de suite nous nous sommes sentis d'accord. Ses hommes l'aimaient et le respectaient beaucoup. — (Mademoiselle JEOLAS).

— Radius ? C'était un chrétien pratiquant qui vint plusieurs fois com-

Les deux amis ont vu en effet renversés leurs rôles respectifs. C'était prudence après les aventures et alertes du Champsaur et des Baronnies. Radius qui circulait tellement autrefois doit être repéré. Désormais il restera au camp avec les hommes dont il assure l'instruction militaire. Il circule cependant, c'est nécessaire, d'un bout à l'autre de la montagneuse forêt dont le chalet Masse occupe le centre par rapport à la route Gap-Embrun. Un jour sur deux, il vient aux Chaussins chez M. Disdier pour des questions de ravitaillement et de liaisons. Puis on le trouve, à l'autre extrémité, chez le garde Mazet, d'Avançon. Il compte de bons amis, dans ce petit pays et, parmi eux, le Rév. Père René Schwartz, de Notre-

munier afin d'être toujours prêt. — (Abbé FERRARO, curé de Brézières).

— ... Le lieutenant Rouxel nous a laissé son empreinte. Il savait se faire obéir et se faire aimer. Nous avions tous une entière confiance en lui et nous serions allés à la mort s'il l'avait demandé. Sans vouloir diminuer en rien la valeur du chef que nous avons eu par la suite, aucun ne nous a laissé l'impression d'un dévouement, d'une abnégation, d'un patriotisme aussi élevé et désintéressé que celui du lieutenant Rouxel... — (Auguste Roux, d'Hyères. Groupe Brézières).

— Notre lieutenant Paul Radius... Monsieur Paul, comme nous l'appelions, était d'une gentillesse et d'une loyauté... — (Etienne ROUGNY).

— ... Durant toute cette période, l'activité de nos deux héros, Rouxel et Radius, a été débordante, pleine d'entrain et de gaieté. Ils ont été pour nous mieux que des chefs, mieux que des guides, ils ont été l'âme de l'équipe. — (DESPREZ-D'ASSAS).

— ... Pour ses hommes, pour nous tous, quelle joie quand nous pouvions le garder quelques jours avec nous, un jour, une nuit... Que de fois il est venu. Il restait à peine 2 heures. Il avait un don pour les encourager. Il était toujours pressé. Que de fois je lui disais : vous ne perdez pas votre temps. Restez manger avec nous. Ses moments étaient bien pris. Il montait un deuxième maquis du côté de Serres. Il était aide du chef du District du Ravitaillement (emploi officiel pour lui permettre d'aller et venir). Il allait chez les paysans, les encourageait, les arrangeait du mieux pour les impositions. Ce qu'il était aimé ! — (Lettre de Mme MICHELLON, janvier 47).

— ... Je vous remercie de nous avoir prévenus pour la Médaille de la Résistance décernée à Paul-Marie... Ces deux amis (Radius et Rouxel) qui s'aimaient comme deux frères, qui ont été unis dans la vie et se sont retrouvés dans la mort, sont encore une fois ensemble à l'honneur... — (Lettre de Mme RADIUS à Mme ROUXEL).

— ... J'aimais beaucoup votre fils et j'ai apprécié tout son courage, son dévouement, son habileté dans le travail difficile que nous avons mené... Malgré les souffrances endurées, il est resté égal à lui-même jusqu'au bout. — (Du colonel Daviron à Mme Rouxel).

— ... Le lieutenant Rouxel a été pour moi un véritable ami... Il était toujours plein d'entrain et de courage... — (Jean BARADUC).

— ... J'avais la plus grande estime pour lui... c'était un caractère de chef. — (Lieutenant Crablères à Mme Rouxel).

— ... Quant à mes chefs : Casa, M. Jean et le lieutenant Crabières, j'ai pour eux une profonde admiration. Ils ont toujours été pour nous de vrais conducteurs d'hommes, pleins d'allant et de fougue. Ils ont su organiser ces fameux camps de maquisards jusqu'au moindre détail et tous les hommes, comme moi-même, nous nous serions fait tuer pour eux tant ils étaient sympathiques, mais faits pour être des chefs qui avaient tous notre respect et notre obéissance... — (Jean MICHAUD).

— Nous pourrions citer d'autres lettres. Le mot d'un maquisard les résume toutes : « Nous l'aimons tous ».

Dame du Laus. Ils sont heureux d'avoir rencontré ce prêtre, ces deux Bretons profondément chrétiens et qui souffrent, une lettre l'avoue, de l'incompréhension d'un autre prêtre.

Les hommes ont retrouvé la vie de Méoullion, le premier maquis si cher et dont les anciens parlent aux nouveaux. Le Forest sans doute ne sera pas Méoullion. Plus de cérémonies, plus de salut aux couleurs, plus de sonneries de clairons, mais on est de nouveau des soldats, on s'exerce, chaque jour, au maniement des armes. Les Lorrains, qui ont plusieurs années de préparation militaire, paraissent des as. On fait du sport. Bretons et Normands, qui n'avaient jamais chaussé de skis, ne nous parlent plus dans leurs lettres qu'avec regret du ski, de la neige et du ciel bleu des Alpes. On espère des parachutages moins problématiques que le premier ^(*). L'allant des hommes est entretenu par des coups de main, faciles les uns, audacieux les autres. N'est-ce pas René Vadel ?... Certains sont de véritables expéditions, sans gloire peut-être mais non sans fatigue. Une longue marche de nuit permet une visite imprévue aux Chantiers de Jeunesse, près d'Anceille. « Chez Pasquier ? chef des Chantiers, nous avons récupéré une vingtaine de gamelles, autant de cuillers et de fourchettes, après une rentrée chez lui digne de terroristes, une trentaine de kilogs de saindoux, trois ou quatre sacs tyroliens de pâtes alimentaires. Nous étions de retour un peu avant l'aube. » — (GRIMALDI).

Une autre expédition nocturne sera moins heureuse. Il s'agissait de récupérer les armes précédemment déposées chez les Aubin, à Pont-Sarrazin. Rouxel, Radius, Toto, Grimaldi, Botrel, François font partie de l'expédition; d'autres aussi, semble-t-il, tous sont volontaires. Nous sommes passés à Pont-Sarrazin puis nous avons pris la route du col de Moissière ^(*). (G.). C'était non loin de La Rochette et d'un pignon qu'on appelait Le Chapeau de Napoléon. (T.). Il fait « un temps impossible »; un homme se luxé le genou, un autre se sent malade. Laissant le groupe se reposer dans une cabane au milieu d'un bois, seuls, un des lieutenants et François poursuivent la route. Ils reviennent, déçus, disant : les armes ne sont plus là ^(*). Laissant le malade et le blessé dans une ferme, le groupe regagne Chorges. Le lendemain, Barrière vient, avec une mule, chercher l'homme au genou déboîté. C'était fin janvier ou début février.

^(*) Voir *Maquisards et Gestapo*, 12^e Cahier, p. 23.

^(*) A notre avis, c'est plutôt le chemin du Collet d'Anceille.

^(*) Voir *Maquisards et Gestapo*, 11^e Cahier, note page 22.

Premier parachutage et première visite de la Gestapo

Un soir, ceux qui écoutaient à la Radio de Londres la liste des messages personnels entendent : *Les descentes sur les neiges sont rapides*. Cette fois, c'est pour le Secteur. « Et nul ne peut imaginer la joie et la fièvre qui règnent ce soir-là ». Mais la joie n'allait supprimer ni les difficultés ni la fatigue.

Le terrain homologué se trouvait non loin du camp, presque au sommet de St-Jean. C'était au milieu des bois une grande clairière appelée Pré-Raynaud. Malheureusement il y avait à l'époque 1 m. 50 de neige. Vers une heure du matin, l'avion se présente, reçoit correctement les signaux et laisse tomber les précieux containers. Il faut suer malgré le froid pour les arracher à la neige, charger les uns sur des traîneaux (Relation Fine), mettre les autres sur des plaques de tôle et les faire glisser en les retenant et en « gaffant » dans la neige (Relation Marchetti). Enfin, après plusieurs heures d'effort tout arrive à bon port, les cylindres d'armes, les paniers de chaussures et les vivres. Chaque maquisard reçoit sa stein. Une partie des armes est distribuée dans la vallée par les soins du sergent Toto, le reste est soigneusement enterré dans une cave.

Les maquisards voient déjà leur vie rude toute transformée. Maintenant ils vont pouvoir à nouveau sérieusement s'exercer au maniement des armes automatiques. Comme il se doit, on fête l'événement : les chefs montent au Forest, Casanova, Rouxel, accompagnés par le gendarme Fine et Lucien Pointet. Ce fut une belle et bonne soirée.

Madame Michellon, toujours dévouée, reçoit à chaque instant les maquisards du chalet voisin : ses fils, René, Emile, Armand ne sont-ils pas des frères pour ces jeunes gens venus de toutes les provinces de France. Or voici que, fin mars, elle constate la disparition d'une somme d'argent importante (à l'époque), 2.000 frs. Les hommes sont à l'image de leurs chefs : on ne peut donc douter de leur honnêteté ni de leur loyauté. Les soupçons se portent sur un domestique qui vient de quitter le chalet assez brusquement, G. G... (*), un garçon de 23 ans, originaire des Basses-Alpes. Rouxel décide de le faire cueillir aux Chaussins; quatre hommes sont chargés, le 1^{er} avril, de l'opération. L'homme, amené au chalet

(*) Nous pourrions donner les nom et prénom de cet homme, connus d'ailleurs de tous dans la région de Chorges. Mais ce G. G., justement condamné par les Tribunaux pour avoir dénoncé plusieurs résistants dont quelques-uns sont morts en déportation, cet homme a trois frères qui eux ont appartenu avec honneur à la Résistance. Eu égard à leur conduite, nous suivons le conseil donné et nous nous contenterons de le désigner par ses initiales ou son surnom Julot.



Marc CASANOVA



Lucien POINTET



Jean-Bernard ROUXEL



Paul-Marie RADIUS

Masse, est « cuisiné, passé à tabac ». Il finit par « se mettre à table ». Il reconnaît le vol mais, ce que l'on ignorait, il reconnaît aussi avoir parlé à tort et à travers du camp de réfractaires installé au Forest du Bois. Que faire de ce bavard ? « Il faut consulter Casa », dit Radius. En attendant, le prisonnier est attaché pour la nuit. Mais nos maquisards n'étaient pas des geôliers. Ils constatent, au matin, la disparition du voleur. On pense qu'il a pris la direction du Sauze et trois hommes ⁽¹⁹⁾ sont envoyés à sa recherche. Il faut aussi prévoir le pire; G. a pu par vengeance prendre la direction de Gap. Radius ordonne à ses hommes de quitter le chalet par prudence et d'installer des tentes au milieu du bois, à quelques centaines de mètres plus loin.

Le lendemain, 3 avril, à 7 heures du matin, malgré la pluie, les boches sont là, au nombre de cent. Julot les guide. Le renard est là lui aussi. A grand renfort de mortier et de mitrailleuses, les soldats attaquent le chalet. Point de réponse. L'ennemi s'approche alors et ne trouve personne. Déçu, Grasset (le renard) fait mettre le feu à la maison après l'avoir vidée de tout ce qui pouvait y rester encore. L'opération terminée, quelques Allemands et miliciens se rendent au chalet de Madame Michellon, s'y restaurent et réquisitionnent l'un des fils, Armand, qui doit monter avec la mule et la charrette chercher le produit du pillage et le redescendre jusqu'à la grand'route, six cents kilogs de blé, un quartier de bœuf et vingt paires de skis. Des soldats dansaient de joie autour du feu. Lourdemment chargée, la charrette enfonçait dans le terrain enneigé et détrempe. Pour faire avancer la mule, des soldats la piquaient avec leurs baïonnettes. Fait étrange, note Marquetti, G. n'a rien dit, ce jour-là, du rôle de Madame Michellon. Recevoir les maquisards, les ravitailler, c'était pourtant aux yeux de la Police allemande un titre suffisant pour connaître la prison et même les camps de déportation.

Quant au nouveau milicien, G..., la Gestapo devait un jour lui payer son salaire en le coffrant puis en l'envoyant dans un camp de travail en Allemagne. Puisqu'il connaissait si bien le repaire des terroristes, c'est qu'il avait dû faire partie de leur bande tout simplement. Il paierait pour ceux qu'il n'avait pu faire prendre. Rentré après la Libération, reconnu un jour qu'il passait à Chorges dans un car, arrêté, interrogé par le gendarme Fine, il reconnaît devant lui, par déclaration signée de sa main, avoir dénoncé le maquis et spécialement tout l'Etat-major de ce maquis. Il a été condamné aux travaux forcés.

⁽¹⁹⁾ Marchetti, Zanotti et Vadel, selon Mme Michellon = Marchetti, Léon (Chabre) et René Vadel, selon Mlle Jéolas qui ravitailla les deux derniers et leur indique Morgonet comme retraite sûre.

Second parachutage (12 avril 44)

Pratiquement, la Gestapo, malgré sa célérité, avait raté son coup : elle n'avait eu ni les hommes, ni les armes. On pouvait donc être assuré qu'elle tiendrait à l'œil tout ce quartier. Les maquisards le savaient bien. De plus ils ne pouvaient en cette saison camper indéfiniment sous la tente. Il pleuvait, le 3 avril; il pleuvait, le 4 avril, pluie lente, interminable, bienfaisante pour les terres, désastreuse pour les campeurs.

On envoie donc les hommes à Brézières qui possède déjà un noyau de Résistance, une filiale de Chorges pour ainsi dire. Conduits par Jean-Claude, quelques jeunes de Brézières viennent au devant des camarades arrivant par Avançon et Les Gillis. Ils les aident à porter le lourd barda. La première nuit se passe à l'Aco de Barrou, tout près du village. Le lendemain ils s'installent au Serre du Puits, dans les bois, à trois kilomètres environ.

Mais une semaine ne s'est pas écoulée qu'un autre parachutage est annoncé pour la nuit du 12 avril, sur le même terrain que précédemment, le Pré-Raynaud, libre de neige cette fois. C'est un parachutage important que l'on attend : il doit apporter de 9 à 10 tonnes d'armes et de ravitaillement destinés à être répartis dans tout le secteur B pour l'armement et l'équipement des Trentaines qui s'organisent. Aussi Rochard et Casa, qui en assurent la réception, ont-ils fait appel aux équipes d'Espinasses et de Brézières. Ces derniers doivent marcher toute la nuit car la route est longue. Ils passent par Espinasses et, bien avant d'arriver, entendent le ronflement des avions volant très bas, ce qui leur fait accélérer la marche.

A 5 heures du matin, toutes les équipes sont à pied d'œuvre et comprennent alors environ 50 hommes qui vont travailler toute la journée, prenant à peine le temps de manger.

Mais depuis plusieurs heures déjà Denis Disdier, des Chausins, Auguste Chevalier, du Feins, Taix, de La Bâtie, et naturellement les fils Michellon sont là. Ils ont, les uns et les autres, amené leurs chevaux et ils regroupent les cylindres dispersés sur le terrain. Casa, Rouxel, Radius, Pointet dirigent les opérations et donnent eux-mêmes un coup de main. « *Il y avait de tout : armes individuelles, armes automatiques, munitions en grand nombre, explosifs, matériel de sabotage, viande en boîte, beurre, sucre, café, chocolat, fruits confits, tabac, chaussures, etc...* ». - (R. V.).

Tandis que les uns montent la garde, les autres creusent des trous pour enterrer les containers d'armes. Les paquets contenant les souliers sont simplement cachés sous les feuilles. Un plan des différentes cachettes est établi et gardé par le lieutenant Rouxel.

A 6 h. du soir, le travail est terminé. Les parachutes, une trentaine, sont distribués aux hommes, les équipes se dispersent; les uns regagnent leurs hameaux; les autres, leurs camps. Ceux de Brézières trouvent le chemin plus long encore que la veille car ils sont morts de fatigue et leurs sacs gonflés par le parachute et leur mitraillette leur paraissent de plus en plus lourds. Quelques hommes restent encore cependant et couchent, cette nuit-là, sur le terrain, près des ruines encore fumantes.

Ce parachutage du 12 avril donnait de grandes espérances. Hélas, de tristes lendemains l'attendaient.

Arrestation de Casa et de Rouxel

Le surlendemain, vendredi 14 avril, Casanova et Rouxel, conduits par Lucien Pointet, montent à Jausiers chercher des uniformes qu'ils reviennent décharger à Chorges. Débarrassée de sa cargaison compromettante, la voiture prend alors des pipes vides et se dirige vers Aspres-sur-Buëch pour y prendre de l'essence.

Mais un coup de téléphone, donné de Chorges, a signalé la voiture de Pointet. Qui a donné ce coup de téléphone? Est-ce le porte-soutane qui rôde dans le pays? Pour certains, ce porte-soutane s'appelle Grasset. Cependant, personne n'a pu répondre d'une manière affirmative à nos questions. Un barrage est établi à Gap, entre les usines Nestlé et Charmasson; la voiture doit stopper, les hommes sont aussitôt arrêtés. Toutefois Lucien Pointet a le temps de dire à un passant, M. Brun : Téléphonez au 5 à Chorges.

Prévenue, Madame Pointet comprend ce qu'on lui dit à mots couverts. Elle avertit aussitôt Radius et Mermet : « Vos amis sont partis. Ils ont eu la visite de Georges; on ne sait pas quand ils reviendront ». Georges : le terme convenu pour désigner la Gestapo. Le gendarme Fine est présent. Sans perdre de temps, on se met à déménager tout ce qui peut être compromettant. Une valise, contenant une lampe anglaise de signalisation pour parachutages, est remise à M. Tong, le pharmacien annamite, qui l'emporte dans sa chambre à l'hôtel.

Sans perdre de temps, la Gestapo, de son bord, a fouillé, interrogé les prisonniers. Confrontés avec G..., les prisonniers s'obstinent dans leur silence: Silence héroïque qui reste pour eux un titre de fierté. Le lieutenant Rouxel dira, un jour, à l'un de ses compagnons d'infortune, M. Bernard Salaün : « J'ai subi la torture. Mais je suis content : *Je n'ai pas parlé.* » Malheureusement pour eux, la Gestapo a pu mettre la main sur le plan dressé la veille. (1)

(1) ... C'est bien en effet à moi, au cours d'une de ses très courtes confidences — car ayant l'âme haute, il avait la pudeur excessive des gens bien

En pleine nuit la Gestapo arrive à Chorges. Elle pensait sans doute surprendre; elle arrive cependant trop tard. Elle perquisitionne au domicile de Pointet, puis, en face, à l'hôtel Mauduëch. Elle découvre le fameux fanal anglais dans la chambre du pharmacien qu'elle envoie pour huit jours faire connaissance avec les cellules de la caserne Desmichels. Des perquisitions ont également lieu à l'hôtel Combe où logeait Casa et chez M. Bertrend. Dans la matinée du 15, la Gestapo revient de nouveau à Chorges et met la main sur Emile Mauduëch. Sa mère, malgré les mitraillettes, ne perd pas le nord. Elle cache dans une cheminée un fusil et des cartouches puis elle dit ouvertement à son fils : Puisque l'on t'emmène à Gap, change donc de pantalon. L'opération a lieu devant les boches qui ne songent pas à fouiller les habits. Mauduëch avait des cigarettes anglaises dans ses poches. La Gestapo arrête également Joly et le garagiste Marcellin qui avait fourni de l'essence à Casanova. Trois jours plus tard les trois hommes étaient relâchés.

Les Allemands se rendent aussi à la grange où deux jours auparavant ont été cachés les uniformes, sous du foin. Ne trouvant rien, ils interrogent Madame Mauduëch et sa fille Emilienne. Malgré la crainte, les deux femmes feignent l'ignorance et persistent dans leur héroïque mensonge si bien que les Allemands, déconcertés, se demandent s'ils ne font pas fausse route. Ils s'en vont, laissant les deux femmes en liberté. Ils vont au café Pointet. Mais on ne les a pas attendus. Madame Pointet, qui avait vu passer l'auto, était aussitôt allée se cacher, avec sa fille, chez le docteur Ramadout. Michel exhale son dépit dans une boutade : « Il faut croire qu'elle a l'âme bien noire, cette femme, puisqu'elle se sauve à notre approche ». Ils n'insistent pas toutefois pour la chercher : ils ont mieux. Ils ont les chefs depuis deux jours, ils ont aussi maintenant les armes car, de là-haut commencent à descendre les camions chargés.

Toute une expédition militaire vient d'aller à St-Jean déterrer les containers parachutés dans la nuit du 11-12 avril. Avec le plan du terrain, Garnier pour guide et les inévitables traces laissées sur les lieux, les Allemands pouvaient y aller seuls. Mais ils s'of-

nés, — qu'il a fait la confidence dont vous m'entretenez : j'ai été torturé mais je n'ai pas parlé.

Epuisé, peu à peu, par le labeur écrasant auquel étaient astreints ceux qui ont eu le terrible honneur de porter la tenue rayée des déportés politiques, il est mort en quelques jours, vidé de sa substance, mais avec un moral intact, la certitude de la justice de la Cause à laquelle il s'était sacrifié et l'espoir que nos sacrifices n'étaient pas vains.

Je me demande parfois si ceux de ces jeunes qui sont morts avec cette conviction n'ont pas eu le meilleur sort. Combien n'eussent-ils pas été plus éprouvés par les désillusions qui sont notre lot quotidien...

(Bernard SALAÜN, 20, rue Clavel, Paris-19^e).

frent le mauvais plaisir d'humilier leur prisonnier, de le compromettre même en apparence. S'ils pouvaient faire croire qu'il a livré les armes. Dégrader, salir sa victime, c'est la tactique du nazi de grande ou de petite espèce. Hitler n'a-t-il pas donné l'exemple dès le 30 juin 33 ?

Une colonne monte par Les Massots et Le Forest du Bois. Une autre colonne monte par Les Chaussins. Dans une voiture découverte, le lieutenant Rouxel avec la Gestapo; derrière cette voiture, des camions chargés de soldats. En arrivant aux Chaussins, la première voiture ralentit à tel point que Mme Didier, attirée sur le seuil par le bruit des moteurs, a l'impression que les Allemands vont s'arrêter à sa porte. Au passage, Rouxel regarde en silence Madame Didier. « Je me souviendrai toujours de son regard; il en disait long. »⁽²⁾

Voiture et camions poursuivent leur route vers le Feins. A la bifurcation qui précède ce village de quelques centaines de mètres, la colonne s'arrête.

Une jeune fille est là, Mlle Durand, qui garde un troupeau. Elle reconnaît, menottes aux mains, M. Jean, couramment appelé, au Feins, Rochard. Il garde le silence. G... est là, lui aussi, qui s'approche de la jeune fille : « Alors, dit-il, tu fais la bergère ? » Mais un Allemand le rabroue et l'empêche d'ajouter mot. Les soldats, la Gestapo, le prisonnier montent alors vers le terrain de parachutage. Il est entre 10 et 11 h. Au village alerté, tous les jeunes gens se hâtent de disparaître.

Vers midi, des soldats allemands redescendent au village et sous la menace des mitraillettes réquisitionnent, dans toutes les maisons, des hommes, des chevaux, des tombereaux. Girard (dont les deux fils, Georges et Fernand, rejoindront plus tard le lieu-

⁽²⁾ Tous les renseignements ne sont pas pleinement concordants lorsqu'on en vient aux précisions de détail. Les uns parlent d'une voiture et d'un camion venus par les Chaussins, d'autres d'une ou deux voitures et de trois camions venus par le même chemin jusqu'au Feins. — G... aurait, selon les uns, guidé la colonne montant par les Massots, d'autres l'ont vu avec certitude près des Feins. — Marchetti écrit : « Rochard fut amené en camion avec Garnier et Grasset... ». — Madame Michellon, dans une lettre de janvier 47 : « ... Après son arrestation, quand il est passé avec la voiture de la Gestapo pour se rendre au terrain de parachutage de Pré-Reynaud, il était debout, il avait du courage, il souriait en saluant toutes les personnes qu'il rencontrait... ». René Vadel écrit : « ... D'après ce que j'ai entendu dire, M. Jean a dû souffrir car les boches l'avaient attaché après un arbre, et, d'après le plan, ils n'ont eu aucune difficulté pour trouver les cachettes. Ils ont fait ripaille devant lui en lui faisant les pires sévices et insultes. » Nous sommes allés nous-même, cet hiver et ce printemps, aux Chaussins, au Forest et au terrain de parachutage où, dans les bois, restent béantes les cachettes d'armes.

Nous venons enfin d'aller ce 13 juin 48 au Feins. Certains souvenirs demeurent très précis, d'autres s'effacent. Nous ne sommes point parvenu à pleine lumière.

tenant Mermet à Moissières, 27 juillet), Edmond Durand, Marcel Durand, Auguste Chevalier, Roland, Henri Ruison, Rispaud, Merdace, un Algérien, doivent monter à Pré-Raynaud par un sentier impraticable. Nous avons vu ce sentier qui ressemble plus à une draille qu'à un chemin. Jamais chevaux attelés à des tombereaux n'étaient passés par là. Les gens craignaient à juste titre pour leurs attelages; les chevaux pouvaient s'y tuer ou s'y casser les pattes. « On a détourné », dit un homme, mais les mots criés par les gosiers germaniques, les coups, la peur des mitraillettes firent accomplir un exploit que l'on espère bien ne jamais renouveler.

Là-haut, les armes parachutées étaient déjà sorties des fosses. Elles sont aussitôt chargées. Des soldats pendant ce temps tirent au hasard, on ne sait sur qui ni pourquoi...

Et sept tombereaux bien chargés redescendent conduits, sous la menace des mitraillettes, par ces mêmes hommes qui avaient tant peiné, quelques jours auparavant, pour ramasser le parachutage. Il ne restera sur le terrain que des boîtes de conserves éventrées, traces du repas, « nos conserves » écrit mélancoliquement Botrel qui, avec Louis Rouxel, était venu se rendre compte du désastre.

Au Feins, le contenu des sept tombereaux est transporté sur trois camions qui redescendent sur Chorges et Gap, accompagnés d'une quarantaine de soldats.

Ce même jour, le lieutenant Rouxel trouve moyen — nous ne savons comment ni par qui — de faire passer une lettre pour sa famille :

Gap, 16 Avril 44.

Ma chère Maman,

Tu dois te demander ce que je deviens. J'ai été arrêté vendredi soir et je t'écris de la prison de Gap. Mais rassure-toi et rassure la famille. Je suis en très bonne santé et mon moral est très haut. Préviens Annick mais sans l'affoler. Pour le moment, la nourriture est potable et comme nous sommes nombreux le temps paraît moins long. Je vous embrasse tous bien tendrement. Dès que je pourrai, j'écrirai plus longuement. Bons baisers à tous sans oublier Annick. (2)

Jean.

Ce sera sa dernière lettre.

(2) Mademoiselle Annick Pulluad, de St-Brieuc, la fiancée du lieutenant. Les fiançailles avaient été célébrées au cours de la dernière permission et Jean-Bernard en avait fait part à ses hommes, du moins à quelques-uns.

Il est engagé, avec ses deux amis, Casa et Pointet, sur le chemin de la souffrance. Le 18, tous trois sont transférés à Marseille. Le 17 juin, ce sera le départ pour Belfort. Deux mois plus tard, le départ pour Neuengamme et ses kommandos. Dans les précédents Cahiers (6^e et surtout 8^e) nous avons dit la vie dans ces bagnes ouverts par les régimes totalitaires et signalé aussi la mort de Pointet et celle de Casanova. (4)

Quant à Jean-Bernard Rouxel, affecté au kommando de Wilhelmshafen, condamné à un travail très dur dans un atelier de la Kriegsmarine, il tenait vaillamment le coup. « Il avait bonne santé et bon moral quand j'ai quitté le camp, le 2 février 45 » signale, à sa famille, Graff, de Dôle, dans une lettre du 26 mars. Mais, à la date où fut écrite cette lettre, Jean-Bernard était déjà mort. Une broncho-pneumonie se déclare en mars et le fait admettre à l'infirmerie. Au matin du troisième jour, le docteur M... constate que Jean-Bernard est mort : « Je me souviens fort bien de sa mort et, lorsque nous l'avons retiré un matin, il donnait l'impression de s'être endormi, il avait l'air serein et calme, un peu blanc mais c'est tout ». C'était le 16 mars 45. Jean-Bernard n'avait pas encore 23 ans. Son dernier geste connu le montre tel qu'il avait toujours été. Entré dans cette infirmerie que chacun savait l'antichambre de la mort, il fait remettre à un camarade, qu'il jugeait plus malheureux que lui, un pull-over qu'il s'était procuré au prix de bien des privations. (5)

Réorganisation. — Le camp de Pontis

Casa, Rouxel étaient des chefs que l'on aimait et leur disparition fut douloureusement ressentie par les hommes. Quelques-uns, endurcis cependant par la vie qu'ils menaient, avouent avoir pleuré. Quant au frère du lieutenant, Louis Rouxel, s'il faisait dans la journée l'impossible pour remonter le moral de ses camarades,

(4) Mort de Casanova dans le massacre de Lunenburg (Voir 8^e Cahier, pages 21-23). — Pointet, gazé de la guerre 14-18, avait cependant tenu jusqu'au bout. Il fut massacré à Sandbostel, le 15 avril 45 (Voir 8^e Cahier, p. 13).

(5) Citation de Jean-Bernard Rouxel. — « Jeune St-Cyrien d'une très haute valeur morale, animé des plus purs sentiments de patriotisme. Dès novembre 42 entre dans la Résistance. A commandé magnifiquement un camp, communiquant à tous ses jeunes les plus nobles vertus d'homme et de soldat, créant partout l'idéal français. En mars 44, a secondé un chef de Secteur. Menacé par la Gestapo, a tenu à rester à son poste. A été arrêté en avril 44. Fait à Paris, le 11 nov. 1944.

DE GAULLE.

— Le 30 décembre 1944, il était promu au grade de lieutenant. Le 24 avril 1946, il était décoré de la Médaille de la Résistance française.

affectant même de rester joyeux, il pleurait tout bas, dans la nuit, couché dans la paille près d'Auguste Roux.

Mais c'est la guerre et la vie garde ses droits. Radius semble tout désigné pour remplacer son frère de cœur. N'at-il pas déjà exercé le commandement dans le Haut-Champsaur. Et certains le considèrent de fait comme LE Chef. Reynereau écrit : Radius prend le commandement. Il semble cependant que Radius se soit, *dès lors*, effacé devant Mermet qui assure la direction de tout le Secteur. Radius, qui n'a qu'une ambition : *servir*, reste ainsi près de ses hommes.

Le groupe tout entier, le parachutage du 12 avril terminé, avait regagné Bréziers. Mais la menace plane à nouveau et les gardarmes de Remollon font savoir qu'une attaque se prépare. Radius ramène donc ses hommes vers Pontis, au pied du Grand Morgon, en des parages qu'il connaît depuis l'équipée de septembre 43. *« Ils vivaient à l'époque, et ce, depuis Pâques, vers 1500 mètres d'altitude, dans le Grand-Pré — bois qui s'étend entre le pied de Morgon et le bombement de Morgonnet — dans une cabane de bergers appartenant à un habitant du hameau des Hugues. Le paysage était agréable et surtout très sûr. En fait, ils ont pu n'y être pas inquiétés. Mais ils l'avaient été suffisamment auparavant... »* — (Mlle JÉOLAS).

Les instructions reçues, la recherche de nouveaux terrains de parachutage, les entraînent en direction de Réallon, où le garde-forestier Michel les cache aux Méans dans une grotte ou ardoisière et les ravitaille. *« Le garde-forestier, un jeune, nous aide beaucoup, surtout en ravitaillement. Car il ne faut pas croire que nous mangions, tous les jours, comme des rois. De là, presque chaque nuit, nous allons faire de petits coups de main, les pylônes et les voies ferrées sautent de temps en temps. »* — (René VADEL).

Finalement c'est à Pontis qu'ils redescendent, n'ayant pas trouvé de meilleur terrain que celui de la montagne de St-Jean qui de plus reste terrain homologué sous le nom curieux de *Petit Rat*. Ils retrouvent là des amis dévoués, Madame Coucy et son mari, responsable d'un petit groupe local de résistants, Mademoiselle Jéolas, institutrice, appartenant, elle aussi, à un réseau de Résistance, infatigable agent de liaison. Ils retrouvent surtout Madame Tiran avec ses enfants, Mathilde, Marthe, Denise, Berthe et Maurice. Madame Tiran est pleine de dévouement mais la présence de tous ces garçons au milieu de ses filles (elles ont de 13 à 20 ans) l'inquiète un peu. Elle en fait la remarque dès les premiers jours. *« S'il y en a un parmi vous qui manque à mes filles, je vous mets tous dehors »*. Le lieutenant la rassure.

Le Groupe-Franc de Radius s'est quelque peu modifié. Il y a eu des départs et des arrivées. Trois semaines après l'arrestation

de son frère, Louis Rouxel, sur les conseils de Mermet et de Radius, quitte la région, passe huit jours en Bretagne, puis se rend à Bourges. Le débarquement du 6 juin le ramène en Bretagne. Un autre Breton, Botrel, regagne aussi sa province pour s'occuper de parachutages dans la Loire-Inférieure. Barrière et Toto passent dans le Secteur D, avec le lieutenant Céard et y joueront un rôle très important. Il y a aussi des arrivées. L'un des nouveaux sera plutôt mal reçu. On le prend pour un espion, on l'arrête. L'enquête révèle qu'il s'agit d'un Alsacien évadé de Berlin, évadé de Pologne. Il restera dans le groupe sous le nom de Robert.

Le lieutenant Mermet, lui, a installé son P. C. à proximité des ruines du châlet Masse. Son P. C. ? une simple tente dans les bois. Il se trouve là au centre de son Secteur, à distance égale des Chaussins et d'Avançon, à proximité du terrain de parachutage, à mi-chemin de l'axe Bréziers-Réallon. Marchetti assure les liaisons entre le P. C. du Forest et Réallon, soit un trajet aller-retour de quarante-cinq kilomètres. Les Parisiens aiment le sport... vu de la tribune ou d'un fauteuil de cinéma. Cette fois, Marchetti le pratique vraiment. *« Quand il fallait faire ce trajet plusieurs jours de suite, c'était vraiment du sport »*. Mais il s'est vite endurci à la fatigue et trouve bientôt le moyen d'agrémenter ces randonnées de quelques parties de plaisir. Par deux fois, Maurice Michaud, Grimaldi, Rougny et lui, font sauter les pylônes d'une ligne à haute tension reliant l'usine de L'Argentière au Sautet. Les liaisons avec Bréziers sont assurées par Marc, qui est l'adjoint direct de Mermet. Début juin, Marc quitte Mermet pour rejoindre Radius et Marchetti le remplace.

C'est alors que malgré les incursions allemandes vont s'opérer normalement sur le plateau de St-Jean toute une série de parachutages. Trois hommes : Roland Lefèvre, Mermet et Marchetti en assurent la réception et pour limiter les dégâts éventuels les armes sont aussitôt réparties en différentes cachettes. Denis Disdier vient à diverses reprises avec ses chevaux chercher des lots de 5 à 600 kilogs qu'il cache chez lui où les destinataires, les différentes troupes du Secteur, viennent les chercher.

Les Allemands n'ont pas cessé de tenir à l'œil ce plateau de St-Jean mais d'autres événements les préoccupent pour le moment. A la nouvelle du débarquement du 6 juin, toute la vallée de l'Ubaye s'est soulevée, soulèvement prématuré, dû peut-être à une fausse interprétation d'ordres, contraire en tout cas aux directives des chefs départementaux, le Préfet Pascal et le Commandant Dumont. Qu'importe d'ailleurs. Les boches réagissent avec vigueur, il faut donc aider les copains, on discutera plus tard, aujourd'hui c'est la guerre, il faut agir.

En Ubaye, Juin 44

Au soir du 6 juin, Dédé et Grimaldi, qui sont allés au ravito chez Madame Tiran, nous remontent avec les provisions l'in vraisemblable nouvelle. Grimaldi, qui, pour la circonstance, a un gros cigare, imite Churchill faisant le discours du débarquement. Joie générale. (V...). Un parachutage, réceptionné dans cette même nuit du 6 au 7 juin, vient encore « augmenter la pression ».

Le 8 juin, le Groupe-Franc de Monsieur Paul reçoit de Mermet l'ordre, transmis par Marquetti, d'aller prendre position à l'entrée de l'Ubaye pour appuyer l'action des groupes de Barcelonnette. Trois hommes vont aussitôt à Savines réquisitionner un camion; les autres s'affairent pour descendre le matériel du camp jusqu'au col.

Puisque l'on va se bagarrer en grand — du moins on le croit — il paraît bon à tous de confier son vrai nom et sa véritable adresse à Madame Tiran. S'il y a malheur, on saura quelles familles prévenir. Quel est donc le vrai nom de M. Paul? Personne ne le connaît jusqu'alors. Aussi, quand il se penche à son tour pour écrire, ses hommes, familièrement, par dessus son épaule, regardent. Radius! Paul Collard s'appelle Radius. A partir de ce jour, les hommes reçoivent la permission de lui dire aussi: mon lieutenant.

Le camion est arrivé, tout le barda du camp est arrimé à bord. Le drapeau et le fanion du groupe flottent (1). Une brève cérémonie, un chant, les hommes embarquent et le camion démarre dans l'enthousiasme de ceux qui partent et de ceux qui regardent.

Quatre groupes au moins prennent position autour du confluent Ubaye-Durance. Le groupe Domingo Luna-Cortes, Espagnols

(1) Notes sur le drapeau et le fanion du Groupe :

— « Je possède encore notre premier drapeau qui m'avait été confié par M. Paul et que j'ai toujours conservé sur moi.

Simple, avec la Croix de Lorraine en velours noir cousue sur le blanc et l'inscription GROUPE Lt RADIUS et, en dessous, la fameuse devise lorraine : QUI S'Y FROTTE S'Y PIQUE, avec une églantine brodée. (La jeune fille qui nous l'a brodée n'a pas su faire le chardon). » — (René VADEL).

— « ... J'étais à Méouillon... J'avais même fait faire un fanion à ma mère qui me l'a envoyé par la poste, par l'intermédiaire du curé... » — (Jean MICHAUD).

— Le premier fanion du Groupe, celui de Méouillon, remis par Daviron, a disparu. Pendant le séjour au Chantier de La Bégle, le Breton Boisléve fait fabriquer par une amie, une Assistante sociale de Nantes, en stage à Cholet, un nouveau fanion qui porte, d'un côté, les armes de Méouillon et l'inscription : CAMP DE MEOULLION. de l'autre, un Cœur embrasé et l'inscription : CŒUR SACRÉ DE JESUS SAUVEZ LA FRANCE. C'est ce fanion qui fit la campagne et qui est aujourd'hui conservé au Minihic-sur-Rance par les parents du lieutenant Paul-Marie Radius.

et F.T.P., s'établit « au pied de la haute falaise du Sauze et dans les bois du mamelon entre les fermes Allemand et Giordano. » (Mlle J...). Les hommes du sergent Vague occupent les mêmes parages. Un troisième groupe, sous les ordres directs du lieutenant Mermet, s'établit au dessus de l'Ile-de-Rousset. Le lieutenant Radius, lui, a le sud du confluent.

Arrivée sensationnelle à La Bréole. Chaque groupe désigné prend possession des points importants, Postes, Mairie. Après les formalités avec le maire, nous repartons sur notre objectif... Nous avons pour mission de couper la route nationale n° 100. Nous mettons trois F.M. en batterie sur une pointe avancée au bord de la Durance. Nous repartons aussitôt en passant par le pont de l'Ile-de-Rousset, faire sauter un gros rocher qui surplombait la route juste en face de nos positions des F.M. Faisons tomber également quelques gros sapins. Puis, à l'Ile-de-Rousset, faisons barrage avec un gros camion. — (R. VADEL).

Le verrou paraissait bien tiré sur la vallée mais, deux jours plus tard, un contr'ordre ramenait le Groupe Radius à son point de départ.

Pour occuper les jours de calme obligatoire, le lieutenant Radius fait instruire, sur le maniement des armes parachutées et l'emploi des explosifs, les jeunes gens du groupe Vague, sur la demande de Mlle Jéolas, et ceux de divers petits pays : Le Sauze, Espinasses, Ile-de-Rousset, Grand-Pré, Les Lionnets. Leurs années de préparation militaire font des Lorrains de bons instructeurs. Dans chacun de ces pays ou villages, de petits stocks d'armes sont aussi constitués, permettant d'armer les jeunes au jour J. Le 19 juin, les Lorrains regagnent leur camp à Morgonnet et rendent compte de leur mission.

Opération du 10 Juin

Avant même la fin des opérations en Ubaye, les Allemands envoyaient de nouveau une forte colonne sur le plateau de St-Jean. Ils semblent au courant des récents parachutages — leur obstination l'indique — et de l'existence d'un P. C. Le P. C. compte trois hommes; les assaillants seront trois cents. Connaissant bien les lieux maintenant, ils montent de trois côtés à la fois : par les Chaussins, Montgardin et Avançon.

M. Denis Disdier, qui descend des Chaussins, rencontre un groupe. On lui demande ses papiers; il répond négligemment qu'il ne les a pas sur lui, qu'ils sont à la maison. A-t-il vu des jeunes? Il répond qu'il n'est pas allé au bois depuis longtemps et qu'il n'a vu personne. Dans la voiture de tête, il a reconnu Michel, au volant, et, sur le siège arrière, Brunet.

Armand, le jeune fils de Mme Michellon descendait, lui aussi, vers Chorges quand il aperçoit l'ennemi. Il remonte en vitesse pour alerter sa famille et Mermet. Le lieutenant vient juste de partir; il a rendez-vous avec le commandant Ricard. Bon. Mais il y a les armes. Tout un stock est là caché dans la maison. Fébrilement, Mme Michellon, Simone, Armand, Emile, René, se mettent à déménager tout ce qui risque d'être découvert.

Mais déjà les boches arrivent, tirant de tous côtés, sur les oiseaux sans doute, à moins qu'ils ne fassent du bruit comme les enfants qui ont peur des ombres dans les bois. Les trois garçons filent déjà, c'est sagesse, tandis que leur sœur avec courage fait un dernier tour pour cacher des revolvers dans un buisson, malgré les coups de feu rapprochés.

C'est sur elle que les soldats mettent d'abord la main, puis sur Emile qu'ils prennent auprès du chalet. René qui cherchait à rejoindre Avançon pour alerter Mazet tombe sur une colonne. Seul Armand réussit à échapper.

Dans la maison de Madame Michellon, les boches, courageux — ils n'ont devant eux que deux femmes — pillent, cassent la vaisselle, éventrent les meubles et finalement trouvent des parachutes, de l'essence, des provisions d'origine américaine. Le milicien français Brunet, qui accompagne les soldats, veut aussi faire brûler la maison. Plus humain, l'officier allemand refuse. Peut-être a-t-il pitié de cette grand'mère qui serre contre elle les deux petites en larmes de sa fille Simone, mariée à Roland Lefèvre, un maquisard dont nous avons parlé déjà.

Et les Allemands s'en vont, emmenant à Gap Emile, René et Simone Michellon, convaincus qu'il n'y a plus un seul maquisard dans le massif. Il y en avait trois cependant qui se trouvaient, à cette heure-là, près de Théüs, revenant de Remollon et prenant un peu de repos. Des paysans viennent leur dire : on entend des coups de feu du côté de St-Jean. Ils se remettent en route, arrivent au Forest après le départ des Allemands, repartent sur Avançon. Ils y trouvent Mermet qui leur donne ses ordres. Deux hommes reçoivent mission de joindre Radius à Pontis : qu'il se tienne prêt à l'action. Roland Lefèvre et Marchetti devront, dans la nuit, faire sauter la voie ferrée.

Retour à la maison de Mme Michellon. On y déterre le plastic que les boches n'ont pas trouvé et, dans la nuit tombante, à la lueur d'une lampe à pétrole, les deux hommes préparent leurs engins, aidés par Mme Michellon à qui les malheurs de la journée n'ont pas enlevé son courage. Avant le jour, la voie sautait à 200 mètres de Chorges, comme en ces mêmes jours en bien d'autres endroits de Veynes à Briançon.

Le sort des enfants Michellon

Que devenaient les trois prisonniers du Forest ? Amenés à Gap, ils sont aussitôt interrogés. La Gestapo qui ne peut rien en tirer les ramène la nuit même sur le terrain de parachutage *Le Petit Rat*. Où sont les armes ? Et les coups pleuvent. Les armes ? elles sont là, à 300 mètres du groupe. Les Allemands cherchent de tous côtés et ne trouvent rien. Les heures passent. Où sont les armes ? Finalement, Emile, trompant les bourreaux, semble se décider à un aveu et les conduit à une cachette qu'il sait vide, lui-même ayant aidé au transport. Les Allemands y trouvent des containers qui sonnent le creux. Et c'est avec ce beau butin qu'ils redescendent las et penauds à Gap.

A cause de ses deux enfants, ils relâchent Madame Lefèvre huit jours plus tard, le dimanche, et l'accompagnent jusqu'au chalet. Mais ils gardent Emile et René. Ce dernier, qui est malade, est enfermé dans une cellule de l'hôpital avec Debarre. La Sœur Armande lui procure une pince, et pendant que le gardien, confiant, est allé chercher des cigarettes, les deux prisonniers prennent la clef des champs. Emile, lui, enfermé à Desmichels, sert, un jour, de pareballe aux convois allemands sur la route Gap-Lus-Grenoble. Atteint d'une balle au bras à Monestier-de-Clermont, il est soigné par le docteur Coronat son compagnon de chaîne ce jour-là. Hospitalisé à Grenoble, il sera libéré, en septembre, par les Américains qui le ramèneront au domicile même de sa mère.

Arrestation de Radius

Le 20 juin, Radius, par téléphone, demande à Madame Pointet de lui faire préparer un certificat médical qu'il doit porter à Gap. Un de ses hommes, Maurice Michaud, est malade depuis le début de juin (1). Les événements, débarquement, opérations en Ubaye, communications interrompues, n'ont pas permis jusqu'à ce jour de le conduire à Gap. Madame Tiran le cache donc chez elle et le soigne de son mieux. Mais Radius craint pour elle des ennuis, il a peur

(1) Jean Michaud, dit Maurice, était malade depuis longtemps déjà. Le 5 juin, Maurice Tiran était allé le chercher au camp de Morgonnet. Descendu par ses camarades sur un brancard, le malade avait été transporté sur traîneau, puis en voiture à Savines. Là, on apprend que la route est barrée et Maurice ramène l'homme chez sa mère. Toujours dévoué, Maurice Tiran fit de nuit et plusieurs fois soixante kilomètres en vélo pour aller à Seyne-les-Alpes chercher des remèdes. Après l'arrestation de son chef, le 20 juin, et le départ de ses camarades pour Réallon, Jean Michaud passe sous les ordres du commandant Prost, du Lauzet, et prend part aux combats de l'Ubaye, col de Larche, 20-24 août. Deux citations, Médaille de la Résistance.

aussi d'abuser. Et pourtant que ne ferait cette femme pour Radius qu'elle aime comme un de ses enfants. Lui-même la paie en retour. Il se plaît dans cette maison, il vient travailler aux champs aussi souvent que cela lui est possible. Madame Tiran est pour lui une seconde maman, ses filles sont pour lui des sœurs. C'est chez elle qu'il va passer sa dernière soirée, sa dernière nuit d'homme libre. Il prend son repas à cette table hospitalière, prolonge la conversation, parle beaucoup, ce soir-là, de sa mère. Ce Breton a-t-il un pressentiment ?

Il passe la nuit dans la grange en compagnie d'Auguste Fach. Celui-ci a remarqué que le lieutenant dormait, tenant son chapelet dans ses mains. Au matin, le chapelet avait glissé dans la paille. Au moment de partir pour Gap, Radius s'aperçoit qu'il ne l'a plus sur lui, et il revient le chercher. Ne sourions pas de ces Bretons diseurs de chapelets. Ce sont des hommes; ils l'ont assez prouvé. Mauduit aussi disait son chapelet. Et le Maréchal Foch aussi. Et le Maréchal Lyautey aussi. Breton nous-même, jamais notre chapelet ne nous quitte.

Quand il arrive à Chorges, vêtu en paysan, le docteur Ramadout et Madame Pointet qui l'attendent au car de Barcelonnette pour lui remettre le certificat lui font remarquer qu'il y a danger. « Ils ne me reconnaîtront pas ainsi vêtu ». Et il s'en va avec son habituel bon sourire vers son destin. Il est signalé, et il ne le sait pas.

A Pont-Sarrazin, le car est arrêté par un barrage allemand. Un milicien, dont le nom serait Jourdan, est là qui le désigne. La Gouvernante de l'abbé Leroy, qui se trouve là, reconnaît l'homme que les Allemands font descendre. Elle l'a vu si souvent venir à la cure de La Rochette l'hiver précédent. Radius a compris qu'il est reconnu et trahi. Ce n'est pas par hasard que les Allemands le font descendre, lui, malgré son costume et sa fausse carte en règle. Aussi, à peine sur la route, il s'élançe, échappe aux soldats. Mais il est cerné aux bords de la Luye. Un coup de crosse l'assomme, un autre l'éreinte. On a parlé de fracture du crâne. Du moins il a le visage tellement abîmé que son ami Emile Michellon ne peut le reconnaître, quelque jours plus tard, dans une confrontation.

Il ne faut pas que cet homme, gravement blessé, meure sans avoir parlé. On le soigne donc puis on l'interroge à Mayoly. Nous savons le fait sans plus. On le traîne, chancelant, au Comptoir des Alpes. On le met en présence de M. Clément et de ses principaux employés. « Qui est Clément ? Qui est celui qui vous ravitaille ? » Mais Radius feint l'ignorance. Non, il ne reconnaît vraiment personne.

On le confronte aussi avec le docteur Antonin Coronat, arrêté le 20 juin, quelques heures après le lieutenant.

Resté debout, le docteur voit devant lui, assis sur une chaise, un homme au visage tuméfié, aux habits déchirés, — à peine lui reste-t-il un bout de chemise — « J'ai eu vraiment peine à le reconnaître ». A la question posée : Connaissez-vous cet homme ? le docteur répond sans hésiter : Non. La même question posée au lieutenant amène la même réponse. Mais Radius avec un cran qui surprend un peu le docteur s'adresse ensuite aux hommes de la Gestapo : « Puisque vous dites que cet homme est docteur, vous pourriez au moins le faire asseoir. » Une enveloppe est alors mise sous les yeux du docteur : « Connaissez-vous cette écriture ? » Il reconnaît l'écriture de son collègue de Chorges, le docteur Ramadout (aujourd'hui à Embrun), mais soupçonnant un piège, ignorant tout d'ailleurs de la provenance de l'enveloppe, il répond une fois de plus : Non. Radius dit aussi ignorer la provenance de l'enveloppe. « Qui est Léon ? » Toutes les questions amènent des réponses négatives. Pour se donner contenance et réfléchir, le docteur redemande l'enveloppe, constate qu'elle est vide et répond une fois de plus : « Décidément non, je ne connais pas cette écriture. »⁽²⁾

On sépare alors les deux hommes. Le docteur Coronat est ramené à la cave tandis que l'interrogatoire de Radius se prolonge. Un peu plus tard, la Gestapo enferme les deux hommes ensemble et seuls dans la voiture qui les ramène de Mayoly à Desmichels. C'est alors que Radius apprend au docteur qu'une lettre à son adresse a été saisie sur lui.

On n'a rien pu tirer du lieutenant. De prisonnier, il devient otage, bon à fusiller pour inspirer la crainte à d'autres.

Le 10 juillet au soir, la Gestapo avertissait par téléphone le Préfet Durocher que deux hommes avaient été abattus sur les bords de la Luye et qu'il eût à faire enterrer les deux cadavres, le soir même. Ces deux cadavres, abandonnés dans les broussailles depuis quelques heures ou quelques jours, c'étaient ceux du lieutenant Saint-Cyrien Paul-Marie Radius et de Jean Roman, de Veynes.⁽³⁾

(2) Le docteur Coronat nous a dit — avril 48 — qu'il ne voyait pas qui pouvait être ce Léon; il y avait tant de noms, de surnoms et de noms de guerre. Nous pensons, nous, à Léon Chabre que le milicien Jourdan a pu connaître au Sauze, mais ce n'est qu'une conjecture.

Il semble bien que la lettre saisie sur Radius a été subtilisée après l'arrestation par un membre de la Gestapo, jouant le double jeu, Reichel ou Stall. La lettre était rédigée sur une feuille d'ordonnance portant un en-tête imprimé au nom du docteur Ramadout, médecin du maquis comme Coronat. Si Vallet ou Schmidt avaient eu sous les yeux cette lettre, on n'aurait pas posé certaines questions et le docteur Ramadout eût été certainement arrêté.

(3) Voir *Maquisards et Gestapo*, 8^e Cahier.

Du 20 Juin au 20 Août

Le soir du 20 juin, le commandant Ricard apprend à Ancelle par l'abbé Davault l'arrestation de Radius. La nouvelle parvient plus lentement au Groupe-Franc de Morgonet. Mais, dès le soir, ne voyant pas revenir leur chef, ils se doutent de quelque chose.

Deux d'entre eux, Léon ? et René, vont, à la tombée du jour, voir l'agent de liaison du Groupe Vague, Mademoiselle Jéolas. Non malheureusement, elle n'a pas vu le lieutenant de toute la journée. Elle-même est gagnée par « l'inquiétude et le chagrin profond qu'ils manifestent ». Elle, sa mère et les garçons du Groupe Vague, qui sont là, tâchent de leur mieux de reconforter leurs deux camarades.

Le lendemain, Mlle Jéolas se rend à Embrun et voit le commandant Rambaud. Lui non plus ne sait rien de précis mais espère avoir des nouvelles par Mademoiselle Rispaud, du Secours National à Gap. Le 21 au soir, les pressentiments sont confirmés : le chef aimé est arrêté.

Les hommes sont unanimes pour attribuer l'arrestation à une dénonciation. Ils se sentent seuls, désemparés mais veulent continuer la lutte. D'eux-mêmes, ils choisissent Grimaldi pour chef et celui-ci envoie Marchetti trouver Jean-Claude qui était alors aux Rousses. Ils espèrent aussi que le P. C. d'Ancelle va faire quelque chose pour délivrer leur lieutenant. Eux-mêmes sont prêts à tout. Ils reçoivent consigne de ne rien tenter et s'en montrent amèrement déçus.

Le 24 juin, le lieutenant Vollaire, camarade de Promotion de Rouxel et de Radius, leur compagnon de maquis dans la vallée de Champoléon, vient les prendre en mains. On lève le camp une fois de plus. On charge le camion, deux tonnes environ d'armes et d'explosifs, qui seront en partie utilisés pour armer les jeunes déjà réunis par Jean-Claude autour de Réallon. Une panne d'essence immobilise le groupe, juste après Savines, comme ils venaient de s'engager sur la route de Réallon. L'instant d'après, à 150 mètres d'eux, passe sur la route nationale un convoi de plus d'une centaine d'Allemands.

Le groupe s'installe aux Rousses, environ 2 kilomètres avant Réallon. Une trentaine de garçons des pays voisins s'y trouvent déjà, faisant avec Jean-Claude un stage d'instruction. Le stage, selon Marchetti, connaît d'abord grand succès. Mais huit jours ne se sont pas écoulés que le cafard ramène chez eux la plupart de ces jeunes gens. Deux d'entre eux persévèrent, André Allemand, de Chorges, et Emile Allamano, qui feront désormais partie du Groupe-Franc.

De petits coups de main répétés sur les lignes électriques ou les voies ferrées « font patienter » les hommes dont certains manifestent de l'humeur et voudraient autre chose⁽¹⁾. Une embuscade préparée contre un camion de miliciens, du côté de Chorges, ne donne pas de résultats. Elle attire au contraire une auto-mitrailleuse allemande mais déjà les « terroristes » ont regagné leur tanière. Une espionne est signalée dans la région; on l'arrête en compagnie d'un garde-mobile qui ne savait rien du rôle joué par cette amie de rencontre. On reçoit des visites, celle du commandant Ricard, le chef des opérations militaires, celle du commandant Frison, celle de l'aumônier des maquis, l'abbé Davault, qui célèbre en plein air une messe à laquelle assiste tout le groupe. Mais on apprend aussi qu'une attaque se prépare contre Réallon. Une fois de plus on déménage. « Nous levons le camp et après une longue marche, chargés comme des mulets, arrivons à Montgardin. Là, six heures de soufflé, et repartons pour Brézières. Là, nous formons un groupe de 80 à 100 maquisards. Nous formions un petit village avec toutes nos tentes faites avec des parachutes. » (VADEL).

Ce séjour, de très courte durée, ne semble marqué que par l'exécution de l'espionne⁽²⁾ et l'audace de Marchetti assurant les liaisons Brézières-Ancelle avec un side-car et en tenue militaire.⁽³⁾

(1) Ces sabotages n'allaient pas sans danger ni émotion. Donnons détails sur celui du samedi 1^{er} juillet 44.

Il s'agissait de faire dérailler dans un des tunnels entre Savines et Embrun le train de marchandises Gap-Briançon qui passait environ une heure après le train de voyageurs Briançon-Gap. Mermet, Marchetti et Roland Lefevre venaient d'installer le dispositif quand ils entendent descendant de Briançon le train de voyageurs. Il avait un retard que personne ne leur avait signalé. A peine ont-ils le temps de tout arracher et de se coucher dans le tunnel au bord des rails. Il aurait suffi qu'un cordon détonnant fût resté en place pour que tout sautât. Le train passe, on se remet rapidement au travail. Le train de marchandises entre à son tour dans le tunnel. L'explosion se produit, coupant la voie mais le train réussit à sortir et s'arrête entre les deux tunnels. Le chauffeur étant blessé à la face, les convoyeurs téléphonent à Embrun puis le train repart. Marchetti, qui nous donne ces renseignements, termine ainsi : Je suis très affirmatif car j'étais à moins de 50 mètres de la locomotive. La seule victime fut le chauffeur.

Une autre source de renseignements nous fait croire cependant que ce train de marchandises comportait au moins une voiture de voyageurs. Notre ami, l'abbé R..., a pris en effet le train de Gap à Guillestre dans la matinée du samedi 1^{er} juillet 44. Dans le premier tunnel entre Savines et Embrun, vers midi une explosion se produit, cassant les vitres dont les éclats font des blessures légères et soulevant une poussière intense qui s'attache au visage et aux vêtements des voyageurs. Le train sort au ralenti puis s'arrête entre les deux tunnels. Tout le monde descend sur la voie. Une femme, en colère d'avoir eu peur, crie : On n'en tue pas assez de ces maquisards (sic). Les employés vont et viennent; on parle d'un cheminot blessé. Les voyageurs hésitent un peu à remonter dans le train pour passer le second tunnel. A Embrun, très long arrêt pour permettre à l'homme blessé d'aller se faire panser. Les voyageurs emploient le temps à se laver et à se brosser.

(2) Voir plus loin l'article sur le Maquis de Brézières.

(3) Nous nous souvenons d'avoir vu, le 9 août, vers La Guinguette, passer en moto, comme un bolide, un maquisard en uniforme kaki de l'armée française.

Si les maquisards fêtent joyeusement le 14 juillet à Bréziers, ils sont déjà en route, le lendemain, vers une nouvelle destination. Un ordre du commandant Ricard les appelle à Ancelle pour un regroupement et une nouvelle répartition des forces. Ils y arrivent, dans la journée du 16, par La Bâtie et le col de Moissière.

Là s'opère la dislocation du groupe. Les anciens du lieutenant Rouxel et, avec eux, quelques nouveaux, dont Tito et Pimpin, quittent Mermet pour former, avec Vollaire puis avec Gropsiron, un commando qui dépendra directement du colonel Hermine. Les jeunes restent avec Jean-Claude et s'établissent à Moissière. Le commando, lui, va descendre, le soir même, sur Pont-du-Fossé, où les accueille Baudel, puis monte à Champoléon, le point de départ du groupe Méoullion 43.

C'est alors qu'un jeune va se tuer accidentellement sur la place d'Ancelle. Comme il montait ou descendait d'un camion, il laisse tomber son revolver; le coup part. On voit l'homme rester un instant debout, comme effaré, puis s'écrouler. La balle l'avait frappé au cœur. Agé de 22 ans, il était d'Espinasses et s'appelait Jean Roche.

C'est alors aussi qu'ils apprennent la mort de Radius. Cette fois, le sentiment dominant ce n'est plus la douleur mais la colère. « Ah : les salauds ! Ils ont fait ça ! Ils le paieront. On les aura. » Et sans plus attendre, ces hommes font le serment de venger Radius, Rouxel et Casa, d'être les premiers à entrer dans Gap.

Et ce serment, ils l'ont tenu.



Nous reprendrons, dans le dernier Cahier de « Maquisards et Gestapo », consacré à la Libération de Gap, l'histoire de ce commando Bir-Hakheim.



RAPPORT SUR L'ACTIVITÉ DU SECTEUR B

pendant la période du 8 juin au 13 Septembre 1944



8 juin. — La ligne téléphonique est coupée entre La Bâtie-Neuve et Chorges.

Du 10 au 14 juin. — Participation aux opérations de l'Ubaye. Deux barrages sont établis sur la route de la Durance, de part et d'autre de l'Ile-de-Rousset. Les 10, 12 et 14 juin, la voie ferrée Gap-Embrun est coupée en trois endroits.

Du 15 au 28 juin. — Retour à une période plus calme. Instruction et réorganisation des maquis, instruction des sédentaires.

29 juin. — Une tentative pour faire dérailler le train sous le tunnel du col, entre Prunières et Chorges, est manquée. Cependant un certain résultat est atteint : aucun train ne passe durant 24 h.

1^{er} juillet. — Embuscade à Malafosse, près de Chorges. Tentative pour faire dérailler un train de marchandises près d'Embrun. La voie saute mais le train ne déraile pas. Interruption de trafic durant 24 h.

8 juillet. — Arrestation d'une milicienne à Prunières.

17 juillet. — La ligne téléphonique est détruite sur 500 m. entre La Bâtie-Neuve et Chorges.

20 juillet. — Un équipage de onze aviateurs américains est recueilli.

26 juillet. — Une section s'installe au col du Noyer pour la défense du Dévoluy, la protection du P.C. du colonel Hermine et la protection des éléments se repliant du Vercors. Une autre section s'installe au col de Moissière (au S.-E. d'Ancelle).

2 août. — Embuscade à Malafosse.

3-9 août. — Installation de la compagnie à l'entrée de la vallée de Champoléon. Protection de la zone franche, travaux de campagne et travaux de mines.

10 août. — Le pont de chemin de fer sur la route des Moulettes (près de Chorges) est complètement détruit. Embuscades à Malafosse et dans la vallée de la Durance.

14 août. — Une section s'installe en permanence sur la route nationale n° 94, vers Chorges. Un pont de pierre est détruit sur cette route, à 3 k. 500 à l'est de La Bâtie-Neuve.

16 août. — Une deuxième section s'installe en permanence sur la route nationale 94, vers La Bâtie-Neuve. L'ennemi ne fait preuve d'aucune activité.

20 août. — *Attaque de Gap.* Une section progresse par la route La Bâtie-Neuve-Gap, elle s'installe solidement au Pont-Sarrasin. Accrochage à 17 h. avec une colonne de camions allemands se dirigeant vers Embrun. Deux sections attaquent St-Mens à 17 h. 23 prisonniers (dont un blessé) et deux sous-officiers allemands sont pris.

21 août. — Installation au col de Manse (à l'ouest). Patrouille dans le bois de St-Laurent-du-Cros.

22-23 août. — Séjour à Gap.

24 août - 4 septembre. — Installation dans la vallée de la Durance (Ile-de-Rousset). Garde des ponts en construction. Missions de renseignements. Nettoyage du massif de Chorges où des éléments allemands s'étaient installés.

5 septembre. — Mouvement sur Briançon.

6 septembre. — *Attaque de Briançon.* La compagnie a comme axe de marche Prelles-Chamandrin-Le Pinet-Forville. - Accrochage de 1 h. 30 dans la région de Fortville - Mas de Blais - Bois de l'Ours. Un sous-officier allemand est mortellement blessé.

7-12 septembre. — Garde de la vallée de la Guisane. Recherche des champs de mine et destruction.

13 septembre. — Regroupement des unités F. F. I. à Embrun.

(Rapport communiqué par le lieutenant S...).



Le Maquis de Bréziers

Le groupe de Bréziers a pu s'unir, un certain temps, aux groupes voisins des Basses-Alpes; nous pensons que son histoire doit se rattacher à celle de la Résistance Haut-Alpine et que le groupe doit être considéré comme une filiale de Chorges.

C'est d'ailleurs Marc Casanova qui, par son influence et son action, transforme les réfractaires du S.T.O. et les camouflés du quartier en résistants actifs. Ce furent, semble-t-il, ses fonctions officielles de Contrôleur de Ravitaillement qui l'amènèrent à Bréziers où il comptait des amis.

Dans la famille Marcel Silve, il se laisse aller aux confidences, découvre son activité secrète et dit son intention de leur demander un jour de grands services. « Trois mois à l'avance au moins on savait qu'on aurait, un jour, à héberger et nourrir le maquis de Chorges ». D'autres trouvent d'abord exagérées les exigences de Casanova en matière de ravitaillement. Audacieux, Casa dévoile la destination réelle d'une partie des denrées exigées. C'est ainsi qu'il s'attache M. Hervé Silve auquel il demandera plus tard d'assurer le transport d'un poste émetteur. Il voit aussi les jeunes du pays et les réfugiés. Jean-Bernard Rouxel, son adjoint (et en réalité le vrai chef militaire du Secteur B) l'accompagne aussi quelquefois. Son influence persuasive va faire d'un paysan, d'abord réfractaire, l'un des meilleurs éléments du futur groupe.

En mars 44, le moment semble venu d'enrôler les jeunes. Rouxel et Casa réunissent un soir dans une salle de l'école des jeunes bien décidés : Robert Bonnenfant, Paul Bardonnanche, Aimé Champsaur, Georges Hermitte, Lucien Lions, René Marcou, Auguste Roux, etc... (1)

(1) Une lettre d'Auguste Roux apporte les précisions suivantes : ... Cette première réunion fut assez animée. Nous étions un peu divisés. Les 3/4 étaient hostiles à une formation officiellement armée et tenaient surtout à leur tranquillité. Il y avait Georges Hermitte, Robert Bonnenfant et moi-même qui étions partisans. Parmi les autres, il y a réticence. Devant l'attitude générale, Casanova nous donne quelques jours pour réfléchir. — Après le départ de Casanova, nous causons entre nous. La clairvoyance et l'esprit pratique du paysan français ressortent nettement de paroles comme celles-ci, par exemple : « Quand on aura un mètre de terre sur le ventre, on se fichera pas mal de nous et la France avec », à mon avis, seul, est capable de décider ses camarades Après avoir discuté avec lui, il donne son adhésion et tous

Au cours du même mois, le lieutenant Rouxel détache à Bréziers, pour encadrer et former les jeunes, le lieutenant Jean-Claude et son propre frère, arrivé de Bretagne, Louis Rouxel. Tous deux logent chez la famille Bonnenfant. Pour éviter les commérages, on fait passer l'officier pour un cousin de Bonnenfant. Leur mission est exactement la suivante : « Repérer et grouper les volontaires; les entraîner et les former, le soir, dans des réunions secrètes, les faire participer aux opérations de parachutages et autres coups de main. »

Une quinzaine de jeunes sont ainsi réunis et groupés. Un soir, Casa et Rouxel viennent les immatriculer. Des fausses cartes d'identité sont aussi envoyées à ces nouveaux soldats. Puis Jean-Bernard revient quelques jours plus tard faire une démonstration d'armes. Cette réunion a lieu dans la maison de Mademoiselle Juvénal. (2)

Jean-Bernard Rouxel ne vient à Bréziers qu'en passant, ce qui ne l'empêche pas d'être, comme Casa, très aimé des jeunes, beaucoup plus certainement que son adjoint et successeur le lieutenant Jean-Claude.

Rien ne fait rentrer le métier comme de mettre la main à la pâte. Jean-Bernard et Casa font sans tarder appel au dévouement de leurs nouvelles recrues. Ils les font venir à Chorges, à pied, de nuit, pour un premier transfert d'armes et leur confient un dépôt d'armes et munitions qui seront cachées dans une remise de Robert Bonnenfant, puis, de là, dans un chalet, Le Forest ou Le Serre du Puits, appartenant à la famille Marcel Silve. (3) Ce premier travail fut marqué par un incident. Un pan de mur du chalet Masse, incendié la veille par les Allemands, s'écroula soudain sur des tôles. On eût dit dans la nuit un coup de canon. « On a eu un peu peur, reconnaît L. C., Casa nous dit : Préparez-vous, et l'on s'est mis en position de défense. Louis Rouxel est allé voir de plus près ce qu'il y avait. » Huit jours plus tard, c'est

les autres sont d'accord. — Le jour venu, Casanova et le lieutenant Rouxel sont là. Après une assez longue discussion, nous sommes d'accord. Nous subissons un entraînement militaire et ne participerons à aucun coup de main. Notre rôle effectif se passera lors du débarquement. Jean-Claude Mermet est désigné pour nous donner l'instruction militaire. Pour le seconder, il y aura Louis Rouxel, frère du lieutenant, garçon très sympathique, gaulé et chic...

(2) « Nous eûmes de précieux auxiliaires, la famille Bonnenfant qui accepta d'héberger Jean-Claude Mermet et moi-même pour une durée illimitée et la famille Marcel Silve, buraliste, qui nous aida en maintes circonstances. Ces deux familles acceptant de se compromettre aux yeux du village qui était relativement apeuré. Noter également l'attitude désintéressée de Mademoiselle Juvénal qui mit sa maison à notre disposition... » (Lettre L. Rouxel, 30-10-47).

(3) Chaque homme portait sur le dos sa provision d'armes et munitions, mais une voiture transporta deux cylindres d'armes parachutées.

à nouveau la grande marche de nuit et la participation au parachutage du 12 avril. ⁽⁴⁾

A cette date, ceux de Bréziers ne sont plus seuls. Le Groupe-Franc de Radius, chassé par l'incendie, s'est regroupé à Bréziers.

Les nouveaux arrivants trop nombreux ne peuvent loger dans le village — ce ne serait d'ailleurs pas prudent — et vont s'établir les uns au Serre du Puits, dans un chalet à demi ruiné, à l'installation plutôt rudimentaire, mais, préparée par ceux de Bréziers, la paille est bonne et abondante et le séjour ne doit pas être de longue durée; les autres, plus près, au chalet de M. Arnaud, dit « Aco de Barrou ». Les uns et les autres descendent aux villages et peuvent, dans la maison de Marcel Silve, se considérer comme chez eux. « A partir de ce jour-là, nous (ceux de Bréziers) couchons aussi avec les autres au chalet et nous prenons la garde régulièrement. » - (A. R.).

Les noms de beaucoup se sont effacés des mémoires. Certains ont laissé un souvenir plus marqué. « A cette table où vous prenez vos notes, nous dit-on, s'essayaient Botrel et Grimaldi. Ils ont mangé ici avec M. Louis. Grimaldi, c'était un exubérant méridional; Botrel, lui, portait un collier de barbe comme un marin. Léon Chabre, un petit blond. Il était des Alpes, lui, et s'était fait opérer d'une appendicite. Il y avait aussi Marchetti, un petit brun, un parisien, très gentil. Il aimait bien parler, M. Paul, lui, disait toujours quand il partait : Je pars mais je ne sais pas si je reviendrai. »

Ils viennent, en cette première quinzaine d'avril 44, de vivre des journées mouvementées ⁽⁵⁾. Heureux de se retrouver enfin tous ensemble, ils décident de fêter la réunion par de fraternelles agapes. Rougny a des talents de pâtissier. Aidé de la famille Silve, il fera le gâteau. Un gâteau s'arrose. M. Ferraro, le curé, offre une bouteille d'eau-de-vie. « On va la boire toute, ce soir même. » — « Gardez-là plutôt, conseille Mme Silve, la grand'mère, vous pourriez des fois en avoir besoin. » Un peu taquin, l'un des hommes répond : « Non, ce soir, toute, tant pis si on se saoule. » C'est le lendemain que Botrel s'amène à l'église en pleine cérémonie de mission pour remercier M. le curé et lui charge les bras, devant toute l'assistance, de paquets de cigarettes. Il faut avoir vécu 42-44 pour apprécier le geste. Le lieutenant Jean-Bernard était venu partager la joie de ses hommes. Il chante avec eux la chanson de Méoullion, il improvise même de nouveaux couplets. « *Il y avait entr'autres, ô ironie du sort : Et jamais les boches ne nous auront.* » - (A. R.). Or c'était le 13 avril, veille de son arrestation.

⁽⁴⁾ Voir pages 18-19.

⁽⁵⁾ Voir pages 16 à 19.

Ce premier séjour ne dura qu'une vingtaine de jours au plus. Des informations parvinrent par la gendarmerie de Remollon d'avoir à se méfier. Grimaldi, arrivant un soir, le 22 avril 44, dit : On est vendus; il faut partir. Botrel, qui avait été chargé de pister quelqu'un, se sent pisté à son tour et par prudence fait tomber son collier de barbe. Quand elle avait vu pour la première fois ce Breton barbu et porteur de grosses lunettes, Madame Silve avait eu peur : « Qu'est-ce que c'est que ce type-là ? J'ai peur. D'où ça sort toute cette nichée-là ? » — « T'en fais pas, avait répondu son mari, ce sont tous de braves garçons. » Et nous avons constaté nous-même que ce groupe a laissé derrière lui d'unanimes regrets. Casa et M. Jean, qui venaient parfois à la veillée dans la famille Silve, disaient : « Ayez confiance, si un jour nous sommes pris, nous mourrons avant d'avoir dit un mot. » Jean-Claude, de son côté, disait : « Ne vous effrayez pas. Les boches pourront venir. Vous, les femmes, ils pourront vous réunir, vous mettre en joue. N'ayez pas peur. Ne dites rien. C'est pure comédie pour vous faire parler. » C'était cependant une singulière manière de rassurer des femmes. Ce même Jean-Claude sera l'auteur involontaire d'une chaude alerte au moment du départ pour Pontis. ⁽⁶⁾

Pendant les préparatifs, Louis Rouxel disait à Madame Silve : « Pourvu que les boches n'arrivent pas avant notre départ. » La Gestapo ne perdait pas de temps, on ne le savait que trop. Or voici qu'on entend monter en trombe une voiture. « Ça y est, c'est les boches. » Le conducteur de la voiture semble renseigné et, sans ralentir, file droit sur le dépôt d'armes. Averti par Mme Silve, M. Louis file comme un éclair et plonge dans un genévrier. Les autres sont au Forest des Arnauds. Mme Silve frappe dans ses mains et fait un grand geste de dispersion. Les hommes ont entendu le bruit du moteur, ils comprennent. A l'instant, tous ont disparu. Et voilà que sort de la voiture un grand type à lunettes, puis un autre et c'est tout. Seuls, sans hâte, ils viennent vers Madame Silve qui reconnaît Jean-Claude. Un peu tremblante encore, elle leur fait des reproches : « Tout de même, vous auriez pu vous faire reconnaître. Nous faire des peurs comme ça. Ce n'est

⁽⁶⁾ Un groupe était parti avant cette alerte. René Vadel écrit en effet : ... M. Paul fixe le départ pour le soir même pour Pontis en plusieurs groupes... Le 1^{er} groupe, sous la direction de Bourgeois, part le premier. Nous passons du côté de la Garde, puis au Lautaret où nous nous trompons de route et atterrissons, après La Bréole, sur les bords de la Durance près d'un chalet où, le lendemain matin, le propriétaire nous a très bien reçus et a fait beaucoup pour nous par la suite (au temps des opérations de juin) ainsi que sa fille, Mlle Renée. Nous repartons, le soir même, passons à Ubaye et arrivons à Chevaliers où nous couchons dans une grange. Montée pénible avec tout le barda. Nous ne connaissions pas encore les raccourcis et avions pris la route depuis le début jusqu'à la fin. Le lendemain, nous retrouvons M. Paul avec son groupe, au chalet situé au col Chevaliers-Pontis...

pas juste. » — « Sans doute, mais comment vous avertir ? Et les autres ? » — « On ne trouvera personne maintenant. Ils seront partis. » — « Si. Venez avec nous. A votre voix ils se lèveront. » M. Louis devait être le plus près. Ce fut lui que Mme Silve appela d'abord. « M. Louis, venez. » On ne voit surgir nulle part la moindre silhouette. « M. Louis, ayez confiance. C'est Jean-Claude qui est là. Je vous le jure sur la tête de mes deux enfants. » L'accent convainquit M. Louis. Dans le jour déclinant, lui, comme les autres, croyait vraiment à la présence de la Gestapo et gardait un doute, même après les premiers appels. Madame Silve alla ensuite chercher son mari qui se cachait lui aussi en compagnie d'un Alsacien nommé François. Ce dernier, tout en venant, tenait à la main son revolver. « Je vous brûle si c'est la Gestapo. » — « C'est toute la confiance que vous avez en moi ? Je ne viendrais pas quand même livrer mon mari pour le faire fusiller. » On ne retrouva pas tous les hommes. Certains passèrent la nuit aux Teissounières. Toute cette histoire nous est aujourd'hui contée avec le sourire. On ne peut blâmer les maquisards de s'être éclipsés si rapidement ce soir-là. C'était prudence. Et il ne faut pas oublier que ces mêmes hommes seront les durs du Commando Bir-Hakheim et qu'ils seront les premiers à entrer dans Gap.

Le lieutenant et son adjoint Louis conseillaient à Marcel Silve de partir avec eux. On savait trop dans le pays qu'il avait hébergé, dans sa maison et ses chalets, le groupe de Chorges et qu'il avait des armes en dépôt. « Des armes, oui, il y en avait, ici même, sous les lits. Un jour, le petit Jean-Claude (4 ans) avait attrapé une mitraillette et la traînait par le canon. Il y en avait aussi une pleine écurie. A peine si elles étaient cachées par un bourras. Le jour où Maurice Bonnenfant a été arrêté, on en a mis dans un sac et on est allé les enterrer. » Mais Marcel Silve ne veut pas, pour le moment, abandonner sa femme ni sa demeure. Il se contentera, par prudence, d'aller coucher dans les bois. Les jeunes de Bréziers ne suivent pas non plus. Ils gardent toutefois contact avec Jean-Claude qui va établir son P. C. vers Chorges.

Quelques jours plus tard, le 26 avril, la Gestapo devait venir à Bréziers. Robert Bonnenfant, qui chargeait des pierres dans un tombereau, voit venir à lui « deux types qui marquaient assez mal ». Ils lui demandent s'il n'y a pas un maquis dans le pays, ajoutant « qu'ils en ont marre et qu'ils ne savent où aller ». Bonnenfant les envoie se renseigner ailleurs. Le même soir, Robert fait à ses amis, Georges Hermitte et Auguste Roux, le récit de sa rencontre. Distracts et préoccupés, tous trois allument leurs cigarettes à la même allumette. Heureusement que nous ne sommes pas superstitieux, remarquent-ils après coup.

Le lendemain, les deux visiteurs sont de retour mais cette fois c'est en auto qu'ils arrivent et des soldats allemands les ac-

compagnent. Robert Bonnenfant se trouve soudain devant eux en plein village. Léon Michel l'interpelle. Mais enfilant les ruelles, Robert se sauve à toutes jambes poursuivi par des rafales de mitraillettes. Une balle l'atteint sous l'omoplate et lui traverse l'aiselle mais il ne s'arrête pas dans sa course. Georges Hermitte, qui travaillait dans un champ, entend le crépitement des balles et prend le large. Déroutés, les boches, qui, de loin, le prennent pour le fuyard de tout à l'heure, se lancent à ses trousses. Lui aussi est atteint à la main par une balle mais superficiellement. Qui court deux lièvres à la fois n'en attrape aucun. C'est ce qui arrive heureusement. Voyant qu'il n'est plus poursuivi, Bonnenfant ralentit sa course, voit sa chemise tachée de sang et reconnaît alors la gravité de sa blessure. Pour ne pas rentrer les mains vides, les boches mettent la main sur Maurice Bonnenfant, le frère de Robert, et l'emmenent à Gap où il restera deux mois en prison. (7)

Dans les premiers jours de juillet, l'ancien Groupe-Franc de M. Paul fait une courte réapparition à Bréziers.

Conduits par Jean-Claude, certains arrivent en camion, sans prévenir, à 3 h. du matin, et s'arrêtent devant la maison de Marcel Silve. La crainte des Allemands obsède les esprits. Madame Silve risque un œil derrière les carreaux et voit des fusils. « Ça y est, c'est les boches. File, Marcel. » Mais déjà on tape à la porte et l'on appelle. « Monsieur Silve ? » Madame Silve ne répond pas, il lui semble pourtant reconnaître cette voix. « Monsieur Silve, n'ayez pas peur, c'est Léon qui vous parle. Nous avons un grand service à vous demander » (8)

Le lieutenant Jean-Claude et ses hommes avaient une prisonnière qu'ils traînaient avec eux depuis Réallon. C'était une milicienne qui leur avait été signalée à St-Appolinaire et qu'ils avaient arrêtée dans un hôtel en compagnie d'un G.M.R. Elle avait été soumise à un interrogatoire et la déposition avait été envoyée par les soins du lieutenant au P. C. Quatre ou cinq jours après son arrivée, le groupe reçoit l'ordre de plier ses tentes et de repartir. (9) Que faire de la milicienne ? Dans ces déplacements incessants, la prisonnière risque d'échapper. L'ordre est donné par de l'exécuter. Peu avant le départ, le lieutenant a un entretien avec la prisonnière qui lui confie des bijoux, quelques menus souvenirs

(7) Madame Marcel Silve avait conservé les dates précises de tous les événements du maquis. Elle a malheureusement jeté au feu les précieux papiers, le 7 avril 48, quelques heures avant notre venue qu'elle ignorait.

(8) Louis Chabre (Léon) est aujourd'hui en Amérique.

(9) Apporté par Tito (Laurent Chevalier), l'ordre du P. C. était bien de gagner Ancelle par la montagne et Réallon avec des précautions d'indiens sur le sentier de la guerre. Mais avec audace les hommes gagnent, groupés, Ancelle par le plus court trajet : La Bâtje-Neuve et Moissière.

pour remettre à ses enfants; elle donne aussi une adresse. Invitée le soir à faire une promenade dans le bois en compagnie de trois hommes armés, elle comprend et sait mourir courageusement après avoir dit à ses exécuteurs : « Je regrette ce que j'ai fait. Je vous souhaite de tout mon cœur bonne chance. » La tombe fut creusée par quatre jeunes gens de Bréziers.

Le groupe parti, ceux de Bréziers ont l'impression d'être abandonnés et tournent leurs regards vers les Basses-Alpes. Le capitaine André et le groupe de Valavoire entrent en relations avec Bréziers et viennent chercher les jeunes. Ne recevant pas d'armes, ceux-ci reviennent chez eux.

Le 17 août, sur un nouvel appel du capitaine André, tous les jeunes, et parmi eux des hommes mariés, partent au nombre de dix-sept pour prendre part à l'attaque de Sisteron. Toutefois Robert Bonnenfant, le Grand Paul font partie d'un autre groupe. Le soir, ils sont à Ribiers où ils font connaissance avec des groupes venus de partout. Le lendemain, la journée se passe en instruction sur les armes. Le soir, tous les groupes font mouvement pour cerner Sisteron qui vient d'être sauvagement bombardé par les Américains. Le samedi 19, attaque et prise de Sisteron. Le groupe de Bréziers, qui n'a pas eu part directe à l'attaque, entre à son tour dans la ville vers 13 heures. « Ce n'était que ruines et fumée, nous a dit Georges Hermitte. On ne voyait pas un chat. » On leur assigne des positions de garde avec des mortiers. En fait ils n'ont qu'à attendre comme les autres l'arrivée des avant-gardes américaines qui se présentent deux heures plus tard.

Le dimanche 20 août, une partie des hommes de Bréziers partent avec la colonne des blindés américains en direction de Gap. Hermitte, le Gapeçais, en est naturellement avec Aimé Champsaur, Lucien Champsaur et Auguste Roux « le plus emballé du groupe ». Ils portent l'uniforme américain, ce qui leur vaut d'amusantes histoires. « Où avez-vous débarqué ? » demande quelqu'un. — « A St-Raphaël » répond sans rire l'un d'entre eux. — « Non d'un chien ! Qu'il parle bien français, celui-là ! »

Les quatre hommes, laissant leurs camarades avec le capitaine André, prennent part avec les Américains aux escarmouches du col Bayard, le lundi matin, redescendent sur Nyons avec l'artillerie, participent aux combats qui se déroulent dans la vallée du Rhône, entrent avec les G. I. à Montélimar, à Lyon, à Epinal. Finalement, le 27 septembre, ils prennent congé et remettent le cap sur Bréziers.

★

TABLE DES MATIÈRES

★

Maurice TIRAN	1
René TIRAN	3
Note sur le « Combat de Savines »	4
Relation de M. Coucy, chef de Maquis à Pontis.	6
« Groupe Vague » ou du Sauze	7
Dans le Secteur B : LE MAQUIS DE CHORGES	10
Premier parachutage et première visite de la Gestapo	16
Second parachutage (12 avril 44)	18
Arrestation de Casa et de Rouxel	19
Réorganisation. — Le camp de Pontis	23
En Ubaye, Juin 44	26
Opération du 10 Juin	27
Le sort des enfants Michellon	29
Arrestation de Radius	29
Du 20 Juin au 20 Août	32
Rapport de l'activité du Secteur B	34
LE MAQUIS DE BREZIERIS	36

Le texte de ce Cahier est basé sur renseignements oraux ou écrits venant de

M. Albareilly. — M. Boislève (Botrel). — M. Coucy. — M. Barneaud. — M. le docteur A. Coronat. — M. Clément. — M. Denis Disdier. — M. Desprez (Toto). — M. Ferraro. — Brigadier Fine. — M. Gallice. — M. Grimaud (Pimpin). — M. Georges Hermitte. — M. Jacques. — Mlle Jéolas. — M. Marchetti. — Mme Michellon. — Mme Pointet. — Commandant Rambaud. — Mme Radius. — M. Louis Rouxel. — Mlle Rispaud. — M. Reynereau (Grimaldi). — M. E. Rougny (Rouleau). — M. Auguste Roux. — M. Bernard Salaün. — M. Seinturier. — Mme Silve. — M. Sauva. — Mme Tiran. — M. René Vadel. — M. Jean Michaud. — M. Laurent Chevalier. — M. Auguste Fach. — M. Vivian.

« MAQUISARDS & GESTAPO »

LISTE

des Personnes citées au cours des articles
constituant les 15 Cahiers de la série « Maquisards et Gestapo » (1)

★

A. — Abrachy, 6. — Abatangel, 9. — Sébastien Abello, 5. — Raymond Abello, 5. — Achard, 9. — Afflatet, 3. — Agar, 4. — Lieutenant Agati, 4, 7. — Albarranc, 4, 9, 10. — Albert, 5, 7. — Allemand, 6. — **Cap. Allain**, 12. — Groupe Allec, 10. — Albarely, 11. — Jean Allamano, 12. — Emile Allamano, 13. — André, 10. — Mlle André, 4. — Jean André, 4, 7. — Anthoine, 5. — Bernard Antoine, 8. — Robert Antoine, 7. — André Allemand, 13. — René Arieu, 4, 10. — **Marcel Arnaud**, 3, 4, 9. — Arnaud, 4. — Henri Arnaud, 5. — Arthaud, 6. — Arnoux, 6, 8. — Lieutenant Arbogast, 3, 15. — Sœur Armande, 2, 3, 13. — Archiduc, 7. — Armand, 7. — Arregghoni, 10, 11. — Lieutenant Arniaud, 12. — Paul Arnaud, 13. — Astruc, 6. — Robert Aubert, 11. — **Les deux Aubin**, 8, 11. — Aurouze, 8. — Aubry, 4.

B. — **Louis Balmens**, 2, 5, 7, 8, 9, 11. — **Serge Baret**, 7. — Balès, 4, 7. — Marceau Basset, 6. — Barbier, 6. — Badel, 6. — Colonel Bayard, 7. — Barrachin, 8. — Mlle Baille, 9. — Barrois, 9. — Bar, 9. — **Pierre Barguès**, 10. — Marcel Barès, 11. — Léon Barthélemy, 11. — Barrière (Bénière), 12, 13. — Henri Baudel (Conan), 1, 12, 15. — Baraduc, 12. — Banwarth, 3. — Baraud, 1. — Bardonnanche, 13. — Auguste Bertrand, 15. — F. Belot, 4. — Salomon Ben Dayan, 5. — Capitaine Bégou, 6, 15. — Jules Berthet, 5. — Berthieux, 5. — Pierre Bès, 5. — **Berlioux**, 8. — Beauchamp, 9. — Beaudoin De Belval, 9. — Groupe Bès, 10. — Jean Bertin, 9. — Bertrand, 13. — Lieutenant Bernard, 15. — Louis Besson, — Bermond, 11. — Paul Bégou, 11. — Bernard, 12. — Mme Bernard, 12. — Paulette Besson, 4. — Bidault, 3, 7. — Frère Birin, 10. — Bianchi, 3. — Fidèle Blanc, 15. — Pierre Blanc, 5. — Blanc, 6, 8. — Blanc (Veynes), 8. — Aimé Blanc, — Blanc, 11. — Mlle Blanche, 11. — Les frères Blayer, 7. — Mme Blayer, 11. — Blachère, 5. — **Mme Blache**, 2. — Blein, 10. — **Lucien Blache**, 15. — P. et H. Bonnabel, 5. — **Bonnet**, 4, 9. — Mlle Bonnet, 12. — Bourgeay, 5. — Paul Bocquentin, 4. — Arthur Bonhomme, 5. — Borel, 5. — **Borel (St-Firmin)**, 8, 15. — Borel (Comptoir), 10, 11. — Julien Borel, 10. — **Aimé Borel**, 11. — Georges Borel, 15. — André Borel, 15. — Boisramé, 5, 12. — Bonnardel, 5. — Colonel Bonnet, 6. — Bonnafoux, 7, 11. — Emile Bonnafoux, 11. — Bouchier, 7. — Bolssy, 7. — Bompert, 8, 14. — Bottero, 8. — Bouchard, 9. — Bollaert, 10. — Bortino, 10. — Boudin, 10. — Mgr Bonnabel, 11. — Roger Bocquet, 12. — **Boislève (Botrel)**, 11, 12, 13. —

(1) Les numéros indiquent les Cahiers de la collection. — En caractères gras les noms de ceux dont il est souvent ou longuement parlé.
La collection a été relue rapidement; la liste des noms n'est pas exhaustive.

Lieutenant Bourdillot, 12. — Boy, 3. — Bordiga, 1, 14. — Robert Bonnenfant, 13. — Commandant Brossier, 4. — **Lucien Brun**, 4, 7, 8, 9, 10. — Capitaine Brun, 4. — Brun, — Brun (des Prés-Hauts), 4. — Jacques Brun, 4. — Joseph Brochier, 5, 15. — Brunet, 2, 6, 8. — Brodsky, 7. — Abbé Jean Brochier, 4, 8, 14. — Docteur Bruas, 10. — Broche, 10. — I. Brochier, 4. — G. Bruas, 1. — Abbé De la Briolle, 3, 9. — Joseph Buffaz, 5. — Buesler, 10. — Docteur Bruyère, 11.

C. — Colonel Cammarts, 7. — Camet, 7. — Capitaine Car, 8. — La Casanova, 2, 8, 13. — Lieutenant Casanova (Dumont), 13. — **Marc Casanova**, 2, 8, 13. — Catala, 10. — Caillou, 9. — R.P. Carlier, 12. — Caramagnolle, 3. — Mlle Catelan, 2. — Camus, 6. — Castillon, 5. — **René Castellan**, 5. — Casse, 6. — **Lieutenant Céard**, 4, 7, 11, 13, 14, 15. — Mme Celse (Prelles), 10. — Celse (Dévoluy), 3. — Cézanne, 10. — Chaix, 2, 3, 7, 8. — Chardon, 7. — Chanchat, 9. — De Charette, 9. — **Abbé Chalmey**, 2, 3, 10. — Les fils Chastel, 10. — M. et Mme Chevalier, 12. — Paul Champsaur, 12. — Lucien Champsaur, 13. — Aimé Champsaur, 13. — Charmois, 3. — Chaulange, 3. — Cherkis, 3. — Christiane, 4. — Abbé Chevalier, 4. — Chabaut, 1. — Ermond Chabaut, 4. — Chevalier (des Feins), 13. — Louis Chabre (Léon), 13. — Ciccalini, 7. — Clary, 7. — Clément, 10, 11. — Paul Clément, 12. — **Aimé Clément**, 11. — Lieutenant Clappier, 4. — Chanoine Clot, 5. — Antoine Clot, 5. — Théophile Clot, 5. — Edouard Clot, 5. — Alphonse Clot, 5. — Julien Clot, 5. — Louis Cler, 6. — Lieutenant Collard = Radius, — **Docteur A. Coronat**, 1, 10, 13. — Courcier, 10. — Colombino, 4. — Colombani, 3. — M. et Mme Coucy, 12, 13. — Corret, 4. — **Cochet**, 1. — Cornier, 4. — Coin, 5. — Edmond Courcier, 5. — Couinaud, 6. — Roger Coste, 13. — Jean Coste, 13. — Cagnot, 9. — Cuvilliers, 11. — **Lieutenant Crabières**, 6, 11, 12, 14. — Cuynat, 11. — Lieutenant Curtet, 1, 12. — Cusin, 2, 6.

D. — André Davin, 15. — Jean Dapon, 13. — **Colonel Daviron** 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 12, 13, 15. — Davin, 4. — **Abbé Davault**, 1, 4, 6, 12, 13. — Abbé Davin, 5. — Albert Daniel, 5. — Mme Davin, 7. — Lieutenant Defresne, 4, 6. — **Deboisne**, 1, 4, 7, 9, 10. — Patrick Defossez, 4. — Joseph et François Degiovanni, 5. — Lieutenant Deshons, 6. — **Deschamps**, 6. — Décima, 7. — Delanoë, 7. — Decory, 7. — Delorieux, 7. — Demontis, 3, 9, 12. — **Desprez (Toto)**, 12, 13, 14. — Elie Dévoluy, 15. — Dimano, 4, 7. — Marcel Disdier, 13. — Denis Disdier, 13. — Disdier (de Rambaud), 7. — Disdier (de Gap), 11. — Paul Dode, 5. — Dorche, 7. — Colonel Drouot (Hermine), 7, 13, 15. — **Préfet Durocher**, 3, 8, 15. — Jean-François Durocher, 4. — **Dusserre-Telmon**, 5, 7. — **Maurice Dupont**, 6. — **Commandant Dumont**, 1, 2, 4, 7, 13, 14. — **Commandant Dumas (Moreaud)**, 7, 15. — Dumaine, 8. — Lieutenant Dumont (Casanova), 13.

E. — Ebrard, 5. — Abbé Ebrard, 6. — Edouard, 4, 7. — Abbé Espitalier, 4. — Gaston Espitalier, 4. — Rémy Escallier, 5. — Joseph Eyraud, 5. — Escoffier, 6, 8. — **Epstein**, 3, 6. — Eymis, 11. — **Escaille-Estève**, 11, 12. — Estachy, 2.

F. — M^r Fabre, 8. — **Docteur Fallik**, 8. — Fada, 5. — Aug. Fache, 13. — Favier, 7. — Georges Faure, 8. — Roger Faure, 8. — **René Faure**, 4. — René Faure (de Prelles), 10. — **Gaston Faure**, 4. — Elie Faure, 5. — Julien Faure, 6. — Faure-Gignoux, 6. — Abbé Ferraro, 13. — Fellners, 5. — Faucon, 6. — Frenay, 4. — Félix, 6. — Capitaine Frison, 5, 6. — Fromager, 5.

G. — Galvin, 15. — Garric, 4. — Lieutenant Gabrielli, 4. — Gauthier, 6. — **Roméal Gabert**, 6, 8. — Lieutenant Yves Gabert, 6, 8. — **Galland**, 6, 8. — Lieutenant Gallice, 3, 6, 13. — Galletti, 7. — Gaisborg, 7. — H. Galland, 7. — **Garoutte**, 4, 8. — Gaillard, 11. — Gandolfi, 11. — Claude Gabert, 8. —

Gagnaire, 9. — Ernest Gay, 10. — Garcès, 10. — Pierre Gallice, 10. — Mlle Gauthier, 10. — Mme Galleron, 12. — Fernand Gelato, 5. — Genty, 6, 15. — Lieutenant Gérard, 12. — Gervais (Glise), 10. — Gilly, 4, 6. — Marc Gignoux, 1, 12. — **Commandant Gilotte**, 1, 3, 8, 11, 15. — Girard, 3. — Gleize, 10. — Abbé Glassberg, 4. — Gonthier, 4. — Xavier Gonnet, 5. — Louis Gonnet, 5. — Gonnet, 5. — Marc Govi, 5. — Goudard, 6. — Gouin, 7. — Gonnet (de Veynes), 11. — Gonsolin, 15. — Gonzalès, 8. — **Grasset**, 2, 3, 4, 8, 9, 11, 12. — Mlle Germaine Graindor-Warenguen, 4. — Gras, 15. — Gabriel Gras, 15. — **Capitaine Grandjean**, 6, 8, 13. — Gros, 7. — Grégoire, 7. — Grimaud (Pimpin), 13, 15. — Grange, 11. — Grimaldi (Reynereau), 13. — Lieutenant Gropiron, 13, 15. — Guérin (de Rambaud), 7. — Guérin (de Savournon), 4, 7. — Guérin (des Emeyères), 4. — Louis Guillemeuy, 5. — **Jules Gueydan**, 4, 9. — Guitton, 9. — Edmond Guéraud, 10.

H. — **Paul Héraud**, 1, 2, 5, 7. — **Humetz**, 2, 3, 6, 8, 10. — Hædrich, 9. — Huigay, 10. — Colonel Hermine (Drouot), 15. — **Philippe Hardy**, 9, 10. — Hass, 5. — Herlemont, 6. — Hubeaud, 6. — Mlle Hussin, 6. — G. Hermitte, 13.

I. — **Capitaine Imbert**, 5. — Emile Imbert, 9. — **Marcel Imbert** (de Boscodon), 8. — Isnard, 7. — Maurice Isnard, 11. — Lin Illy, 10. — Claude Ihelé, 4.

J. — **Mlle Jartoux**, 2, 6, 8. — Jallat, 3, 4, 10. — Roger Jaillet. — Jasset, 4. — Eugène Jacob, 5. — Léopold Jacob, 5. — Fernand Jaussaud 8. — **Mlle Jéolas**, 13. — Jouve, 10. — Jouaville, 12. — Albert Joussemme, 4. — Antoine Jouffrey, 5. — Gustave Jouffrey, 5. — Paul Jouffray, 5. — Jourdan, 15. — Joly, 13. — Max Juvénal, 7. — Mlle Juvénal, 13.

K. — Keiper-Amar, 6. — Keller, 6. — Kapfer, 7. — Kœnig, 10. — Kremser, 1. — Marcel Khol, 12.

L. — Lamane, 6. — Langlois (Teissier), 7. — Lachambre, 4, 9, 10. — Richard Lanzini, 5. — Lawrence, 5. — R. Lafont, 5. — Lambert, 1. — Gabriel Lambert, 11. — Paul Lambert, 11. — Colonel Lasalle, 6. — Lafaille, 6, 7, 15. — Lacombe, 6, 8. — François Landry, 9, 12. — Lacaze, 10. — **R. Lasserre**, 10. — **François Lauzier**, 12. — Jacques Lacombe, 12. — Maurice Lard, 4. — Mlle Lauzier, 1. — Lieutenant Latruffe, 14. — Georges Lechat, 5. — Colonel Lebeau, 4, 7. — Jean Léauthier, 4, 9. — Léautier (de Rambaud), 2, 7. — Lepetit, 7. — Lévy-Beff, 10. — **Jacques Lévy**, 12. — Leroy, 11. — **Abbé Leroy** (Davault), 1. — Roger Ley, 12. — Le Gigan - Le Gall, 11, 12. — Legrand, 9. — **René Lescoute**, 12. — Lecuyer (Commandant Sapin), 12. — Légaut, 4. — Roland Lefèvre, 13. — Ledain, 13, 15. — Lions, 13. — Liaud, 4. — Liliane, 4. — Mlle Liouche, 1. — Loheac, 6. — Léo Lombard, L. — Luset, 3, 7. — Lumière-Leluc, 9.

M. — Gilbert Maurer, 7. — Raymond Mathieu, 15. — **Les frères Maillet**, 1, 7, 12. — Martin-Brêt, 7. — Mardirossian, 7. — **Commandant Mauduit**, 2, 3, 9, 10, 11. — Marc Mathey (Mariani), 7. — Mlle Manenti, 7. — Gendarme Maurer, 7. — Masse, 7, 13. — **Capitaine Masson**, 8. — Massiani, 8. — Martin, 9. — Martin (C.D.L.), 1. — Louis Martin, 12. — Marchetti, 13. — René Marcou, 13. — Marcellin, 13. — Magnusson, 9. — Joseph Maury, 9, 10. — Marc (de Nice), 9. — Marc ? 11, 13. — La Mado, 10. — M. et Mme Marrou, 10. — Paul Marseille, 11. — Marcel Marseille, 11. — **Les frères Marseille**, 7. — Mlle Mauduch, 11. — Jean Magallon, 11. — Docteur Maurin (Meroviel), 12. — Lieutenant Martial (Curtet), 1. — Marillac, 1. — Lieutenant Malet, 13. — Ernest Mazet, 13. — Arnaud Marine, 13. — Mauduch, 13. — **Meyère**, 7. — **Meyer**, 2, 3, 8. — Métiffiot, 2, 7. — **Lieutenant Marmet**, 13, 15. — **Alfred Meyer**, 8. — Colonel Mennerat, 9. — Medicus, 9. — Meyfray, 9. — Merle, 2, 7, 11. — De

Menthon, 4. — Michelon, 1. — Sergent Michelon, . — **Mme Michellon et ses enfants**, 13. — **Léon Michel**, 2, 3, 8. — Lucien Michel, 1, 7, 11. — Albert Michel, 13. — Mlle Michel, 7. — Micanel, 7. — Mlle Micanel, . — Millou, 8. — **Miterrand**, 9, 10. — Sergent Millet, 9. — Jean Michaud, 11, 13. — **Commandant Moreaud**, 2, 3, 7. — Mme Moreaud, 7, 11. — **Commandant Morel**, 7. — Moustier, 2. — **René Mourenas**, 2, 8, 11. — Mourenas, 15. — De Montjoye, 9, 10.

N. — **Nuettgens**, 1, 2, 3, 8, 9, 10, 11. — Martial Nicolas, 8. — Nal, 10. — **Capitaine Nortier**, 6. — Mlle Niel, 3. — Niel, 11.

O. — **Oherne**, 4, 7, 9, 10, 11, 15. — Oddou, 8. — Ollive, 10.

P. — **Amédée Para**, 1, 4. — Para, 7. — Maurice Para, 12. — Payan, 8. — Camille Paul, 7. — Louis Palpant, 11. — Pavier, 2. — Parmentier, 1. — Hérold Paquis, 4. — Pierre Passero, 5. — Marius Pomeroy, 5. — Abbé Paillet, 5. — Paradisi, 7. — Poirier, 14. — Lieutenant Paul, 15. — **Préfet Pascal**, 2, 7, 11. — **Commandant Pelletier**, 7. — Perruche, 7. — **Lieutenant Pellegrin**, 3, 6, 8, 11. — Pellegrin, 4. — Pierre Pellegrin, 15. — Perrin, 4. — Abbé Perrin, 9. — Peuzin, 6, 10. — Pelloux, 10. — Pelat, 10. — Perlès, 11. — G. Pelletier, 11. — R.P. De Peretti, 4. — Pépin, 4, 7. — Mlle Peloux, 5. — Pallissier, 5. — Pia, 7. — Pic, 10. — Pierre Pic, 5. — Henri Pic, 5. — Pic, 5. — Mme Place, 10. — Philippe, 4, 5. — Poncet, 7. — Poncet, 9. — **Pointet**, 2, 8, 13. — Ponçonnet, 6, 8, 13. — **Pierre Poutrain**, 1, 2, 3, 8, 9, 12. — **Abbé Poutrain**, 1, 4, 9, 12. — Mme Poirier, 11, 14. — Lieutenant Pont, 12. — Poirier, 1. — Ponsini, 1. — Prevel, 5. — Pradines, 3, 8. — Comtesse de Prunières, 12.

Q. — **Auguste Quérel**, 4.

R. — **Lieutenant Radius**, 1, 3, 5, 7, 8, 9, 12, 13. — Paul Ragoucy, 4. — Raffat, 4. — Ravel, 3, 6, 7, 8, 10. — Rambaud, 11. — Pierre Rambaud, 12. — **Commandant Rambaud**, 13. — Abbé Rayne, 4, 10. — Joseph Rey, 5, 7. — Roger Rey, 3. — Révellès, 4, 8, 10. — Reicher, 1, 6, 8. — Reynereau, 11, 12, 13. — Reybaud, 12. — Reuter, 4. — Mlle Raccurt, 9, 10. — Docteur Ramadout, 13. — Rautheron, 9. — Rémy (Louazel), 13. — **Caston et Raymond Ribaud**, 4, 7. — **Mlle Rispaud**, 2, 3, 10, 11, 13. — Ribateau, 6. — **Colonel Ribiclet**, 6. — Riccardi, 11. — Riccardi Simon, 8. — Ripert, 7. — **Famille Richier**, 7, 8, 11. — Rison, 12. — Roidot, 4. — **Emile Rolland**, 11. — Roland, 5. — Rose, 5, 11. — Robert, 1, 3, 5, 6. — Robert, 11. — **Roman**, 7, 8. — Jean Rougon, 4. — **Georges Rosanvallon**, 2, 4, 7. — Gabriel Rosanvallon, 9. — Victor Rosanvallon, 11. — Henri Roche, 4. — Jean Roche, 13. — Docteur Rolland, 6. — Gendarme Roux, 10. — Jean Roux, marbrier, 2, 4, 6, 7, 10. — Jean Roux, 4. — Roux, 6. — Paul Roux, 4. — Auguste Roux, 13. — Pierre Roux, 4. — Edouard Roux, 4. — Jean et Jacques Roussel, 9, 10. — **Lieutenant Rouxel**, 3, 12, 13. — Romagne, 5. — Abbé Robin, 12. — Gendarme Robin, 12. — Royon-Horms, 1. — Major Roger, 7. — Rouston, 10. — Louis Rouxel, 13. — E. Rougny, 13. — Ruison, 13.

S. — Salaün, 13. — **Roger Sabatier**, 2, 5, 7, 11. — Lieutenant Sauva, 13. — **Commandant Sapin**, 12. — Séchet, 12. — Sechaussen, 3. — De Segouzac, 4. — Seinturier, 10. — **Scouts de Cap**, 4. — Serres, 6. — Serres, 13. — Serranti, 7. — Marc Silve, 13. — Hervé Silve, 13. — Docteur Schreiber, 3. — Sylvestre, 7, 10, 11. — Schmidt, 8, 9. — Schmitz, 10. — Sully-Lagier, 4. — Souhol, 1. — Colonel Souquières, 6. — Lieutenant Simonard, 6. — Subilleau, 6. — Stella, . — R.P. Schwartz, 13.

T. — **Commandant Terrasson-Duvernon**, 1, 6, 7, 8, 9, 10, 14. — Thiers, 6, 8, 11. — Thénier, 3, 10. — Tardy, 4. — Yvon Truc, 4, 14. — **Capitaine Tortel**,

6. 15. — Thenoux, 7. — Truphémus, 8. — **Lieutenant Tilly**, 12, 14. — Teston, 8. — Tourcier, 11. — Toye, 3, 10. — Trochet, 11. — Mme Tiran, 12. — **Maurice Tiran**, 13. — René Tiran, 13. — Taix, 13. — Tong, 13.

V. — Varennes, 7. — **Vallet**, 1, 3, 4, 5, 8, 10, 11. — Vallon, 1, 8. — Vasseur, 1, 4, 10. — Mme Vasseur, 3, 9. — Capitaine Vergne, 9. — Vanheague, 9. — Valois (Vincent), 9. — Violin, 10. — **Henri Vellaine**, 11. — Vizioz, 11. — Lieutenant Voltaire, 4, 12, 13, 15. — Sergent Vague, 13. — Lieutenant Vital, 3. — Abbé Verney, 4. — Lieutenant Verborg, 1. — Villiers, 1, 13. — Pierre De Viry, 4. — Bernard De Viry, 4. — M. De Viry, 5, 7. — Marius Verant, 5. — Paul Verant, . — Lieutenant Woussen, 6. — Vieux, 6. — René Vadel, 13. — André Vadel, 13. — Vincent, 15.

W. — Whoerlé, 7, 9. — Widmann, 11.

Z. — Zanotti, 11, 12, 13. — Zapp, 3, 6. — Zazou, 7. — Ziegelmann, 3.



MAQUISARDS & GESTAPO

PREMIER CAHIER et SECOND CAHIER (Epuisés)

TROISIEME CAHIER

M. Poutrain, père, Résistant de 1914. — Pierre Poutrain (L'admirable Oncle Pierre). — Le crime du 19 juin 44. — Notes pour la 2^e édition : La première captivité de Pierre Poutrain. Discours de M. l'Abbé de la Briolle prononcé à l'occasion du transfert des cendres de « l'Oncle Pierre » en Champsaur. — Le chauffeur de la Gestapo : Léon Michel. — Un tableau de chasse de Grasset.

QUATRIEME CAHIER

Une Equipe de Résistants (1940-1944). — La Forêt (poème liminaire). — L'Equipe. — Jules Guéydan. — Georges Rosanvallon. — Les frères Ribaud. — Marcel Arnaud. — Les Scouts de France (Groupe 2^e Gap).

CINQUIEME CAHIER

L'Homme à la cicatrice (M. Dusserre-Telmon). — Les Mongols dans nos Alpes (Episodes de leur passage et des atrocités commises au Lautaret, au Villar-d'Arène, à La Grave, au tunnel du Chambon et au Mont-Genèvre).

SIXIEME CAHIER

Un déporté vous parle (lettre de M. Dupont). — L'arrestation du lieutenant Pellegrin. — Le lieutenant Raymond Grandjean. — Le lieutenant-colonel Ribiollet. — Henri Deschamps. — La Gestapo rate son coup.

SEPTIEME CAHIER (Ancien Cahier Hors Série)

Paul Héraud, Commandant Dumont. — Préface de M. Edmond Pascal. — Notice biographique. — Paul Héraud, Commandant Dumont : Son action dans la Résistance (par Richard Duchamblo). — Le 9 août 1944 (par Richard Duchamblo). — Citations. — Paul Héraud, le Montagnard (par A. Cusin). — Paul Héraud, Compagnon de vraie Grandeur (par J. Guéydan). — Le transfert des cendres de Paul Héraud. — Paul Héraud, Compagnon de la Libération : Citation. — Ce cahier comprend 110 pages et plusieurs photos hors texte. — Il existe une édition courante et une édition de luxe numérotée.

HUITIEME CAHIER

Discours prononcé à Lays le 20 juillet 1947. — Le Crime du 10 Juillet 1944. — Jean Roman, de Veynes. — Le Lieutenant Paul Radius. — Le Récit du Boulanger (Elie Galland). — Roméal Gabert. — Roger Garoute et le Massacre de Lunebourg. — Henri Berlionx. — Le Cheminot de Veynes Alfred Meyer. — Le Docteur Fallik. — Le Maquis de Boscodon. — Leur voix.

NEUVIEME CAHIER

L'Abbé Poutrain : son action, son arrestation. — Aux abbés Chalmey et Poutrain. — Un grand Mort qui est notre honneur. — Un Chevalier du XX^e siècle : Le Commandant Mauduit. (Chap. I et II). — A propos du S.T.O. — Philippe Hardy, le mort-vivant.

DIXIEME CAHIER

Un Chevalier du XX^e siècle : Le Commandant Mauduit (Chapitre III). — Les événements de Prelles (Hautes-Alpes). — L'affaire de Pont-la-Dame.

ONZIEME CAHIER

Ils ne sont pas revenus : Henri Vellaine, Roger Sabatier, Aimé Clément, Emile Rolland. — Les deux Aubin, de Pont-Sarrazin. — Une famille Héroïque : les Richier. — Le lieutenant Crabières. — Le chantier de Thuoux et l'attaque du 12 janvier 44.

DOUZIEME CAHIER

Ils ne sont pas revenus : François Lauzier, René Lesconte (Robert Létan). — Le lieutenant Paul-Marie Radius. — Le lieutenant Jean-Bernard Rouxel. — Les maquis de Champoléon en 1943. — Le camp de Méoullion. — Le 13 novembre 43 à Champoléon. — Le 13 novembre 43 à St-Jean-Montorcier. — Résistance bretonne et Résistants Bretons.

TREIZIEME CAHIER

Maurice Tiran, de Pontis. — René Tiran. — Note sur le Combat de Savines. — Le Maquis de Pontis. — Groupe Vagite ou du Sauze. — Dans le Secteur B : Le Maquis de Chorges (Arrestations de Casanova, Rouxel, Radius). — Le Maquis de Bréziers. — Liste des personnes citées dans les Cahiers de « Maquisards et Gestapo ».

★

AU SOMMAIRE DES 14^e ET 15^e CAHIERS

Un Maquis à Sigoyer. — Dans le Secteur D avec le Commandant Terrasson-Duvernon, le Lieutenant Céard, le Lieutenant Villard, Yvon True, le Chef Barrière et le Sergent D'Assas (Toto). — Journal de marche du Lieutenant Céard. — Le Chantier de La Bégüe. — Le Commando Bir-Hakheim. — La Libération de Gap : préliminaires, négociations, marche des colonnes. — Les combats de Chauffayer et St-Firmin (20 et 21 août 44). — Note sur un groupe du Valbonnais réfugié en Valgaudemard. — Le mot de la fin.